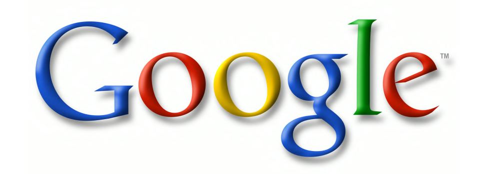
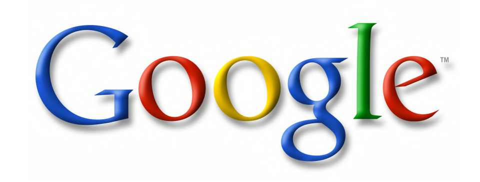

Google







ALBERT SAMAIN

—

ux Flancs du Vase

SUIVI DE

Polyphème

ET DE POÈMES INACHEVÉS



PARIS
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE
XV, RVE DE L'ÉCHAVDÉ-SAINT-GERMAIN, XV

—

MCMII

DU MÊME AUTEUR

Sous presse :

AUX FLANCS DU VASE

SUIVI DE

POLYPHÈME

ET DE

POÈMES INACHEVÉS

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Cinq exemplaires sur Japon impérial, numérotés de 1 à 5,
trois exemplaires sur Chine, numérotés de 6 à 8,
dix-neuf exemplaires sur Hollande, numérotés de 9 à 27.

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

85

Vitard

ALBERT SAMAIN

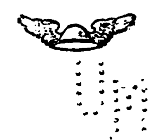
1 =

Aux Flancs du Vase

SUIVI DE

Polyphème

et de Poèmes inachevés

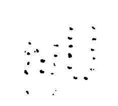


PARIS

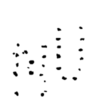
SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE

XV, RVE DE L'ÉCHAVDÉ-SAINT-GERMAIN, XV

MCMII



AUX FLANCS DU VASE



AUX FLANCS DU VASE

LE REPAS PRÉPARÉ

Ma fille, laisse là ton aiguille et ta laine ;
Le maitre va rentrer ; sur la table de chêne
Avec la nappe neuve aux plis étincelants
Mets la faïence claire et les verres brillants.
Dans la coupe arrondie à l'anse en col de cygne
Pose les fruits choisis sur des feuilles de vigne :
Les pêches que recouvre un velours vierge encor,
Et les lourds raisins bleus mêlés aux raisins d'or.
Que le pain bien coupé remplisse les corbeilles,
Et puis ferme la porte et chasse les abeilles...

Dehors le soleil brûle, et la muraille cuit.
Rapprochons les volets, faisons presque la nuit.
Afin qu'ainsi la salle, aux ténèbres plongée,
S'embaume toute aux fruits dont la table est chargée.
Maintenant, va puiser l'eau fraîche dans la cour;
Et veille que surtout la cruche, à ton retour,
Garde longtemps, glacée et lentement fondue,
Une vapeur légère à ses flancs suspendue.

LE BOUCHER

Ardagôn le boucher, à la rouge encolure,
Un grand couteau luisant passé dans sa ceinture,
Pousse hors de l'étable et conduit au hangar
Le bœuf sur qui la vache attache un long regard.
Les enfants du village, et Psyllé la première,
Déjà chassés vingt fois par la rude fermière,
Reviennent plus nombreux et plus hardis encor
Que les mouches qu'attire un pot plein de miel d'or.
Une corde passée à l'anneau de la dalle
Incline par degrés la tête bestiale,

Et la brute immobile offre son large front
Comme une enclume où va frapper le forgeron.
Tout est prêt. Dans la cour descend un grand silence...
Le lourd marteau levé lentement se balance,
Plane, hésite, et soudain, d'un coup terrible et sourd
Tombe... le crâne sonne... Un léger frisson court.
Le bœuf assommé croule : et dans sa gorge inerte
Le grand couteau plongé fait par l'entaille ouverte
Jaillir à flots pressés un sang noir et fumant.
Le sol autour s'empourpre. Ardagôn, par moment,
Enfonçant jusqu'au coude un bras qui sort tout rouge
Ranime un peu de vie aux flancs du bœuf qui bouge ;
Et les enfants penchés sentent, en frémissant,
Leur petit cœur cruel réjoui par le sang.

AXILIS AU RUISSEAU

Axilis, allongé sur l'herbe de la rive,
Suit d'un œil nonchalant le clair ruisseau d'eau vive
Qui court, léger d'aurore, au milieu des prés verts.
Le bois s'éveille à peine, et les champs sont déserts...
Axilis laisse errer sur sa flûte d'ébène
Des doigts vagues qu'un même accord toujours ramène ;
Car il semble exhalé, si limpide et si pur,
Par des lèvres d'argent sur un roseau d'azur !
Aux pentes des coteaux flottent des vapeurs blanches,
Et le matin mouillé sourit nu dans les branches.

Le pâtre qu'une ivresse envahit lentement
Sent tressaillir sous lui la terre obscurément.
Il boit l'haleine en fleur de la saison nouvelle ;
Il boit le lait sacré de la bonne Cybèle.
Eaux courantes, bois verts, feuillage frémissant...
Le clair frisson du monde a passé dans son sang !
Dans l'herbe humide et drue il plonge son visage ;
Il voudrait sur son cœur serrer le paysage.
La vie autour de lui circule ; il voit courir
Mille insectes fiévreux qu'un soir fera mourir.
L'oiseau vole ; le vent souffle ; la feuille tremble ;
Le ciel est de cristal... Et voici qu'il lui semble
Que son âme, pareille au reflet du bouleau,
A fui, légère et vaine, au murmure de l'eau..

LA BULLE

Bathylle, dans la cour où glousse la volaille,
Sur l'écuelle penché, souffle dans une paille ;
L'eau savonneuse mousse et bouillonne à grand bruit,
Et déborde. L'enfant qui s'épuise sans fruit
Sent venir à sa bouche une âcreté saline.
Plus heureuse, une bulle à la fin se dessine,
Et, conduite avec art, s'allonge, se distend
Et s'arrondit enfin en un globe éclatant.
L'enfant souffle toujours; elle s'accroît encore:
Elle a les cent couleurs du prisme et de l'aurore,

Et reflète aux parois de son mince cristal
Les arbres, la maison, la route et le cheval...
Prête à se détacher, merveilleuse, elle brille !
L'enfant retient son souffle, et voici qu'elle oscille,
Et monte doucement, vert pâle et rose clair,
Comme un frêle prodige étincelant dans l'air !
Elle monte... Et soudain, l'âme encore éblouie,
Bathylle cherche en vain sa gloire évanouie...

LE SOMMEIL DE CANOPE

Accoudés sur la table et déjà noyés d'ombre,
Du haut de la terrasse à pic sur la mer sombre,
Les amants, écoutant l'éternelle rumeur,
Se taisent recueillis devant le soir qui meurt.
Alcis songe, immobile et la tête penchée.
Canope avec lenteur de lui s'est rapprochée
Et, lasse, à son épaule a laissé doucement
Comme un fardeau trop lourd glisser son front charmant.
Tout s'emplit de silence... Au fond des cours lointaines
On entend plus distinct le sanglot des fontaines;

Par endroits sur le port une lumière luit;
Et l'étrange soupir qui monte vers la nuit,
Mystérieux aveu du cœur profond des choses,
Ce soir, se fait plus doux de passer sur les roses.
Alcis songe... Et la paix immense, la douceur
Nocturne, l'infinie et calme profondeur,
Le croissant et l'étoile, à sa base, qui tremble,
Et la mer murmurante, et cet enfant qui semble,
Avec son cou sur lui renversé sans effort,
Comme morte d'amour parmi ses cheveux d'or,
Tout l'exalte! Une lente et solennelle ivresse
Semble élargir jusqu'aux étoiles sa tendresse!
Frémissant il se penche, et contemple un long ten
Le front uni voilé par les cheveux flottants,
Et la bouche de rose où luit l'émail des dents,
Et le beau sein qu'un rythme égal et lent soulève...
Des feuillages au loin bruissent... La nuit rêve...
Alcis, les yeux au ciel, avec un lent baiser
Sur la bouche a laissé son âme se poser;
Et tout à coup son cœur semble en lui se briser!
Car il le sent, jamais, jamais plus dans sa vie,
Il ne retrouvera l'adorable accalmie,
La nuit et le silence, et cette mer amie,
Et ce baiser, dans l'ombre, à Canope endormie.

LE CORTÈGE D'AMPHITRITE

Le cortège léger glisse aux plaines liquides ;
Une rose lueur teinte le flot changeant ;
C'est la jeune Amphitrite, en sa conque d'argent,
Qui passe sur la mer avec ses Néréides.
L'archipel a surgi vers les lointains limpides...
Les Tritons font sonner leurs trompes en nageant ;
Et de leurs bras la nymphe, en vain se dégageant,
Sent ses beaux seins piqués par leurs barbes squalides.

Les vagues doucement ondulent... L'air est pur.
Amphitrite sourit, toute nue, à l'azur...
Son voile de safran palpite comme une aile.
Et la brise ramène en avant ses cheveux,
Pendant que ses dauphins, de leurs mufles hideux,
Font jaillir l'eau marine en gerbes devant elle.

MNASYLE

Le troupeau maigre épars aux roches du rivage
Broute le noir genièvre et la menthe sauvage...
Au large la mer luit comme un métal ardent.
Soudain le bouc lascif se dresse, et titubant,
Sur la chèvre efflanquée à l'échine rugueuse
Satisfait au soleil sa luxure fougueuse.
Et Mnasyle, l'éphèbe en fleur de Scyoné,
Aussi beau qu'une vierge et d'iris couronné,
De ses longs yeux d'or noir le regarde étonné;
Et, pris de langueur vague en l'exil de la grève,
Laisse flotter sa main sur sa chair nue, et rêve...

LE MARCHE

Sur la petite place, au lever de l'aurore,
Le marché rit joyeux, bruyant, multicolore,
Pêle-mêle étalant sur ses tréteaux boiteux
Ses fromages, ses fruits, son miel, ses paniers d'œufs,
Et, sur la dalle où coule une eau toujours nouvelle,
Ses poissons d'argent clair, qu'une âpre odeur révèle.
Mylène, sa petite Alidé par la main,
Dans la foule se fraie avec peine un chemin,
S'attarde à chaque étal, va, vient, revient, s'arrête,
Aux appels trop pressants parfois tourne la tête,

Soupèse quelque fruit, marchande les primeurs
Ou s'éloigne au milieu d'insolentes clameurs.
L'enfant la suit, heureuse ; elle adore la foule,
Les cris, les grognements, le vent frais, l'eau qui co
L'auberge au seuil bruyant, les petits ânes gris,
Et le pavé jonché partout de verts débris.
Mylène a fait son choix de fruits et de légumes ;
Elle ajoute un canard vivant aux belles plumes !
Alidé bat des mains, quand, pour la contenter,
La mère donne enfin son panier à porter.
La charge fait plier son bras, mais, déjà fière,
L'enfant part sans rien dire et se cambre en arrière,
Pendant que le canard, discordant prisonnier,
Crie et passe un bec jaune aux treilles du panier.

AMPHISE ET MELITTA

Assis au bord du lac, où baignent leurs pieds nus,
Amphise et Melitta, depuis qu'ils sont venus,
Immobiles, les doigts unis, les lèvres closes,
S'enivrent du beau soir d'or limpide et de roses,
Et remplissent leur âme à la splendeur qui sort
Des grands monts violets reflétés dans l'eau d'or!
Le calme est infini... D'une insensible haleine
La brise à leurs pieds roule une eau ridée à peine,
Et les cygnes, au long des jardins d'orangers,
Voguent lourds de paresse, et de parfums chargés.

Jamais comme ce soir, et sans rien qui l'altère,
Amphise n'a goûté la douceur de la terre.
— O Melitta !... dit-il, et, laissant à dessein
Son front pâle attardé sur la tiédeur du sein,
Il écoute — si doux au fond du soir qui sombre —
Le bruit divin du cœur qui bat pour lui dans l'ombre.
— Prends mon âme à ma bouche, ami ! dit Melitta.
— Prends mes yeux ! dit Amphise ; et depuis qu'ils sont là
La nuit bleue a noyé le lac et les campagnes ;
Et la lune se lève au-dessus des montagnes...

LA GRENOUILLE

En ramassant un fruit dans l'herbe qu'elle fouille,
Chloris vient d'entrevoir la petite grenouille
Qui, peureuse, et craignant justement pour son sort,
Dans l'ombre se détend soudain comme un ressort,
Et, rapide, écartant et rapprochant les pattes,
Saute dans les fraisiers, et, parmi les tomates,
Se hâte vers la mare, où, flairant le danger,
Ses sœurs, l'une après l'autre, à la hâte ont plongé.
Dix fois déjà Chloris, à la chasse animée,
L'a prise sous sa main brusquement refermée;

Mais plus adroite qu'elle, et plus prompte, dix fois
La petite grenouille a glissé dans ses doigts.
Chloris la tient enfin; Chloris chante victoire!
Chloris aux yeux d'azur de sa mère est la gloire.
Sa beauté rit au ciel; sous son large chapeau
Ses cheveux blonds coulant comme un double ruisseau
Couvrent d'un voile d'or les roses de sa joue;
Et le plus clair sourire à ses lèvres se joue.
Curieuse, elle observe et n'est point sans émoi
A l'étrange contact du corps vivant et froid.
La petite grenouille en tremblant la regarde,
Et Chloris dont la main lentement se hasarde
A pitié de sentir, affolé par la peur,
Si fort entre ses doigts battre le petit cœur.

XANTHIS

Au vent frais du matin frissonne l'herbe fine;
Une vapeur légère aux flancs de la colline
Flotte; et dans les taillis d'arbre en arbre croisés
Brillent, encore intacts, de longs fils irisés.
Près d'une onde ridée aux brises matinales
Xanthis, ayant quitté sa robe et ses sandales,
D'un bras s'appuie au tronc flexible d'un bouleau,
Et, penchée à demi, se regarde dans l'eau.
Le flot de ses cheveux d'un seul côté s'épanche,
Et, blanche, elle sourit à son image blanche...

Elle admire sa taille étroite, ses beaux bras,
Et sa hanche polie, et ses seins délicats,
Et d'une main, que guide une exquise décence,
Fait un voile pudique à sa jeune innocence.
Mais un grand cri soudain retentit dans les bois,
Et Xanthis tremble ainsi que la biche aux abois,
Car elle a vu surgir, dans l'onde trop fidèle,
Les cornes du méchant satyre amoureux d'elle.

LE PETIT PALÉMON

Le petit Palémon, grand de huit ans à peine,
Maintient en vain le bouc qui résiste et l'entraîne,
Et le force à courir à travers le jardin,
Et brusquement recule et s'élance soudain.
Ils luttent corps à corps; le bouc fougueux s'efforce;
Mais l'enfant, qui s'arc-boute et renverse le torse,
Etreint le cou rebelle entre ses petits bras,
Se gare de la corne oblique et, pas à pas,
Rouge, serrant les dents, volontaire, indomptable,
Ramène triomphant le bouc noir à l'étable.

Et Lysidé, sa mère aux belles tresses d'or,
Assise au seuil avec un bel enfant qui dort,
Se réjouit à voir sa force et son adresse,
L'appelle et, souriante, essuie avec tendresse
Son front tout en sueur où collent ses cheveux ;
Et l'orgueil maternel illumine ses yeux.

HERMIONE ET LES BERGERS

Palès fait gazouiller la flûte sous ses doigts,
Mélène sous sa lèvre anime le hautbois,
Et chacun à son tour que la lutte stimule,
Module un chant qui monte au fond du crépuscule;
Hermione aux long yeux de longs cils ombragés,
Un doigt contre sa joue, écoute les bergers.
Hermione est au seuil de la quinzième année;
Son âme douce est comme une fleur inclinée.
La Pitié l'a baisée au cœur dans son berceau,
Et toujours dans ses bras elle porte un agneau.

La nuit tombe... A cette heure, abandonnant la lutte,
Le hautbois lentement se marie à la flûte.
Dans le soir qui s'étoile un chant s'élève alors
Si poignant et si tendre en ses simples accords,
Qu'il semble soupirer la tristesse éternelle
De tout ce que la terre a de plus doux en elle!
Et la vierge aux longs cils sous l'extase étouffant
Sent comme un poids trop lourd briser son cœur d'enfant
Un mystère autour d'elle a transformé les choses,
Doux comme un flot de lune en été sur des roses.
Immobile, le sein gonflé d'un long soupir,
Jusqu'au fond de son être elle se sent mourir,
Et laisse sur sa joue, et sans qu'elle s'en doute,
Son âme en larmes d'or descendre goutte à goutte.

RHODANTE

Dans l'après-midi chaude où dorment les oiseaux,
Au fond de l'antre empli d'un clair murmure d'eaux,
Rhodante, nue, a fui les champs où luit la flamme ;
Et sa ceinture gît sur ses voiles de femme.
Rhodante est fine et chaude avec des flancs légers ;
Le fruit brun de son corps fait languir les bergers.
Dans son sang orageux comme un soir de vendanges
Elle roule une flamme et des fièvres étranges.
Et ses petits seins d'ambre ont des bouts violets...
Oh! ses lourds cheveux noirs et ses rouges œillets!

Un rayon d'or tombé dans l'ombreuse retraite
A glissé dans sa chair une langueur secrète.
Elle sourit, le cœur mourant dans un soupir;
Tout son corps amoureux s'allonge de désir.
Ses bras tordus en vain, las d'étreindre le vide,
Retombent; des sanglots pressent son sein rapide.
Par l'attente d'un dieu ses traits semblent frappés;
Elle arrache de l'herbe avec ses doigts crispés
Et soudain se soulève à demi, pâle et sombre...
Et les yeux d'or du faune ont pétillé dans l'ombre.

LE LABOUREUR

Mars préside aux travaux de la jeune saison;
A peine l'aube errante au bord de l'horizon
Teinte de pâle argent la mare solitaire,
Le laboureur, fidèle ouvrier de la terre,
Penché sur la charrue, ouvre d'un soc profond
Le sein toujours blessé, le sein toujours fécond.
Sous l'inflexible joug qu'un cuir noue à leurs cornes
Les bœufs à l'œil sanglant vont, stupides et mornes,
Balançant leurs fronts lourds sur un rythme pareil.
Le soc coupe la glèbe, et reluit au soleil,

Et dans le sol antique ouvert jusqu'aux entrailles
Creuse le lit profond des futures semailles...
Le champ finit ici près du fossé bourbeux;
Le laboureur s'arrête, et dételant ses bœufs,
Un instant immobile et reprenant haleine,
Respire le vent fort qui souffle sur la plaine;
Puis, sans hâte, touchant ses bœufs de l'aiguillon,
Il repart, jusqu'au soir, pour un autre sillon.

LES VIERGES AU CRÉPUSCULE

— Naïs, je ne vois plus la couleur de tes bagues...
— Lydé, je ne vois plus les cygnes sur les vagues...
— Naïs, n'entends-tu pas la flûte des bergers ?
— Lydé, ne sens-tu pas l'odeur des orangers ?
— D'où vient qu'en moi, Naïs, monte un frisson amer
A regarder mourir le soleil sur la mer ?
— D'où vient ainsi, Lydé, qu'en frémissant, j'écoute
Le bruit lointain des chars qui rentrent sur la route ?
Et Naïs et Lydé, les vierges de quinze ans,
Seules sur la terrasse aux parfums épuisants,

Sentent leur cœur trop lourd fondre en larmes obscures,
Et, sous leurs fronts penchés mêlant leurs chevelures,
D'une étreinte où la bouche à la bouche s'unit,
Sanglotent doucement dans le soir infini...

MYRTIL ET PALÉMONE

Myrtil et Palémone, enfants chers aux bergers,
Se poursuivent dans l'herbe épaisse des vergers,
Et font fuir devant eux, en de bruyantes joies,
La file solennelle et stupide des oies.
Or Myrtil a vaincu Palémone en ses jeux;
Comme il l'étreint, rieuse, entre ses bras fougueux,
Il frémit de sentir, sous les toiles légères,
Palpiter tout à coup des formes étrangères;

Et la double rondeur naissante des seins nus
Jaillit comme un beau fruit sous ses doigts ingénus.
Le jeu cesse... Un mystère en son cœur vient d'éclore,
Et, grave, il les caresse et les caresse encore.

LES CONSTELLATIONS

Clydie, au crépuscule assise dans les fleurs,
Regarde, à l'orient, de ses beaux yeux rêveurs
Les constellations, claires géométries,
Au velours bleu du soir fixer leurs pierreries.
Mélanthe les indique et, le doigt vers les cieux,
Les nomme par leurs noms doux et mystérieux :
Pégase, le Dragon, Cassiopée insigne,
Andromède et la Lyre, et la Vierge et le Cygne,
Et le grand Chariot qui brille éblouissant,
Et, seul, n'a point de part aux bains de l'Océan.

La majesté des dieux avec l'ombre descend,
Donnant une âme auguste aux choses familières.
Sur le bord opposé du golfe, des lumières
Brillent ; par instant glisse et s'éloigne un bateau.
Le bruit des rames va s'affaiblissant sur l'eau...
Et les amants, dont l'âme au firmament s'abîme,
Enivrés de la nuit transparente et sublime,
Parfois ferment les yeux et soudain, ô douceur,
Retrouvent tout le ciel étoilé dans leur cœur.

NYZA CHANTE

La famille nombreuse, et par les dieux comblée,
Tout autour de la table est encor rassemblée;
Elyone au long col, Lydie aux seins naissants;
Nyza dont la voix triste a de si purs accents;
Myrte agile et robuste; Ixène douce et blanche.
La mère aux lourds bandeaux sur les petits se penche;
Myrte rit aux éclats; Ixène jette un cri;
Et le père accoudé sur la table sourit...
Le jour fut accablant; par la fenêtre ouverte
Un peu de brise vient de la route déserte;

La campagne s'endort dans l'or des soirs d'été.
Et le mystère monte avec l'obscurité...
L'âme pensive au lent adieu de la lumière :
Chante, dit à Nyza la voix grave du père;
Et, regardant là-bas briller les derniers feux,
Il baise avec lenteur l'enfant sur ses cheveux.
Entre ses sœurs Nyza de son père est chérie;
Sa voix semble toujours pleurer une patrie.
Elle a treize ans; un soir d'amour, la Volupté
De nuit et de lumière a pétri sa beauté.
Son petit front de marbre a l'horreur des servages,
Et, douce, elle sourit avec des yeux sauvages.
Elle chante; ce sont des rondes d'anciens jours,
Des airs simples appris, le soir, dans les faubourgs.
Sa bouche exquise semble un calice qui s'ouvre;
Et sa voix, que toujours un peu de brume couvre,
Monte et s'exhale ainsi qu'un triste et pur soupir
Au fond du grand silence où le jour va mourir!
Elyone et Lydie, aux limpides pensées,
Se tiennent doucement par la taille enlacées;
Le petit Myrte dort, la tête sur son bras;
Et le père, sachant qu'on ne le verra pas,
Faisant tourner un verre avec sa main distraite,
Laisse errer dans ses yeux une larme secrète...

Sur le seuil, la servante, oubliant ses travaux,
N'a point encore à table apporté les flambeaux.
Tout est noir; le grand ciel brille de feux sans nombre;
Par instants, sur la route, un pas sonne, dans l'ombre...

LA TOURTERELLE D'AMYMONE

Amymone en ses bras a pris sa tourterelle,
Et la serrant toujours plus doucement contre elle,
Se plaît à voir l'oiseau, docile à son désir,
Entre ses jeunes seins roucouler de plaisir.
Même elle veut encor que son bec moins farouche
Cueille les grains posés sur le bord de sa bouche,
Puis, inclinant la joue au plumage neigeux,
Et toujours plus câline et plus tendre en ses jeux,

Elle caresse au long des plumes son visage,
Et sourit, en frôlant son épaule au passage,
De sentir, rougissant chaque fois d'y penser,
Son épaule plus douce encore à caresser.

DAMŒTAS ET METHYMNE

Damœtas le poète, et Methymne le sage,
Dans l'agreste douceur d'un calme paysage
Où brille une eau courante, où paissent des troupeaux,
Assis près de la ruche, alternent leurs propos.
Methymne gravement dit l'essence des choses,
L'air, l'eau, le feu, la terre et les métamorphoses;
Quelle grande âme unique en ses modes divers
Transforme incessamment l'éternel univers,
Et se révèle égale, en sa raison profonde,
Dans le vol d'un insecte ou l'orbite d'un monde.

Damœtas à son tour : quelle Nécessité
Mène à travers l'amour la vie à la beauté :
Quelle identique loi, passant l'art des orfèvres,
A découpé le lys et ciselé les lèvres ;
Et quels souffles du ciel agitent en tout temps
Les bois, la vaste mer aux flots retentissants,
Et, venus jusqu'à nous des étoiles lointaines,
Propagent d'onde en onde, au bleu des nuits sereines,
Le son mélodieux de l'éther musical
Où tournent doucement les sphères de cristal...
Ainsi vont s'enlaçant leurs nobles rêveries ;
Des vaches, çà et là, beuglent dans les prairies.

PANNYRE AUX TALONS D'OR

Dans la salle en rumeur un silence a passé...
Pannyre aux talons d'or s'avance pour danser.
Un voile aux mille plis la cache tout entière.
D'un long trille d'argent la flûte la première
L'invite; elle s'élance, entre-croise ses pas,
Et, du lent mouvement imprimé par ses bras,
Donne un rythme bizarre à l'étoffe nombreuse,
Qui s'élargit, ondule, et se gonfle et se creuse,
Et se déploie enfin en large tourbillon...
Et Pannyre devient fleur, flamme, papillon!

Tous se taisent; les yeux la suivent en extase.
Peu à peu la fureur de la danse l'embrase.
Elle tourne toujours; vite! plus vite encore!
La flamme éperdument vacille aux flambeaux d'or!...
Puis, brusque, elle s'arrête au milieu de la salle;
Et le voile qui tourne autour d'elle en spirale,
Suspendu dans sa course, apaise ses longs plis,
Et, se collant aux seins aigus, aux flancs polis,
Comme au travers d'une eau soyeuse et continue,
Dans un divin éclair, montre Pannyre nue.

LA MAISON DU MATIN

La maison du matin rit au bord de la mer,
La maison blanche au toit de tuiles rose clair.
Derrière un pâle écran de frêle mousseline
Le soleil luit voilé comme une perle fine;
Et, du haut des rochers redoutés du marin,
Tout l'espace frissonne au vent frais du matin.
Lyda, debout au seuil que la vigne décore,
Un enfant sur ses bras, sourit, grave, à l'aurore,
Et laisse, en regardant au large, le vent fou
Dénouer ses cheveux mal fixés sur son cou.

Par l'escalier du ciel l'enfantine journée
Descend, légère et blanche, et de fleurs couronnée,
Et, pour mieux l'accueillir, la mer au sein changeant
Scintille à l'horizon, toute vive d'argent...
Mais déjà les enfants s'échappent; vers la plage
Ils courent, mi-vêtus, chercher le coquillage.
En vain Lyda les gronde : énivrés du ciel clair,
Leur rire de cristal s'éparpille dans l'air...
La maison du matin rit au bord de la mer.

LE BONHEUR

Pour apaiser l'enfant qui, ce soir, n'est pas sage,
Eglé, cédant enfin, dégrafe son corsage,
D'où sort, globe de neige, un sein gonflé de lait.
L'enfant, calmé soudain, a vu ce qu'il voulait,
Et de ses petits doigts pétrissant la chair blanche
Colle une bouche avide au beau sein qui se penche.
Eglé sourit, heureuse et chaste en ses pensers,
Et si pure de cœur sous ses longs cils baissés.
Le feu brille dans l'âtre ; et la flamme, au passage,
D'un joyeux reflet rose éclaire son visage,
Cependant qu'au dehors le vent mène un grand bruit..

L'enfant s'est détaché, mûr enfin pour la nuit,
Et, les yeux clos, s'endort d'un bon sommeil sans fièvres,
Une goutte de lait tremblante encore aux lèvres.
La mère, suspendue au souffle égal et doux,
Le contemple, étendu, tout nu, sur ses genoux,
Et, gagnée à son tour au grand calme qui tombe,
Incline son beau col flexible de colombe;
Et, là-bas, sous la lampe au rayon studieux,
Le père au large front, qui vit parmi les dieux,
Laissant le livre antique, un instant considère,
Double miroir d'amour, l'enfant avec la mère,
Et dans la chambre sainte, où bat un triple cœur,
Adore la présence auguste du bonheur.

LA SAGESSE

Polybe, le vieillard aux secrets merveilleux,
Que cent ans de sagesse ont fait semblable aux dieux,
Assis près de Clydès le pâtre sur la mousse,
Ecoute, en lui parlant, descendre la nuit douce,
Et regarde, pensif, dans le golfe désert
Les constellations se lever sur la mer...
Clydès est pur et doux ; sa chevelure brune
Couvre un beau front plus blanc qu'un marbre au clair de lune ;
Il fuit les jeux bruyants et les propos légers,
Et le vieillard, qui l'aime entre tous les bergers,

Pour lui laisse à longs flots de sa barbe ondoyante
La science couler comme une huile abondante.
Il dit les fruits, les fleurs, les baumes, les poisons,
Les vents du ciel et l'ordre alterné des saisons.
Partout il montre l'âme éparse en la matière,
La vie épanouie en jardins de lumière,
Et célèbre d'un geste élargi peu à peu
L'eau sombre et douce unie à la splendeur du feu !
Clydès l'écoute, avide; une ardeur le dévore ;
Il n'est pas satisfait ; il veut savoir encore,
Comprendre tout, saisir l'ordre unique et fatal,
Monter à l'infini l'escalier de cristal,
Et par delà le temps, l'étendue et le nombre,
Contempler un instant, fulgurante dans l'ombre,
Sous son voile criblé de millions d'astres d'or,
La Face dont les yeux vivants donnent la mort !
Il frémit; la pensée en lui comme une ivresse
Monte; ses yeux profonds brillent; sa voix se presse...
Mais le vieillard l'arrête, et lui prenant le bras,
Met un doigt sur sa bouche et ne lui répond pas.
Clydès frissonne... Il a compris son insolence,
Et, pâle, il croit entendre, au sein du calme immense,
Chaque mot proféré par son orgueil mortel
Tomber sans fin au fond du silence éternel.

POLYPHÈME

ACTE PREMIER

Quatre heures de l'après-midi. Ciel ardemment bleu.

Ligne de montagnes finissant en promontoire.

La mer.

A droite un bosquet. Galatée est endormie sur un lit de feuillage à l'ombre.

A gauche l'entrée d'une grotte. Banc de verdure au pied d'un grand olivier.

Quand la toile se lève, Polyphème est étendu sur un rocher et regarde la mer. Il demeure immobile pendant toute la durée du chœur.

CHŒUR DES NYMPHES, dans la coulisse.

Nymphes des bois et des rivières,
Nymphes des sources, des clairières,

6.

L'archer cuirassé d'or a redoublé d'ardeur :
Venez... Les grands bois noirs ouvrent leur profondeur.

Gagnons nos plus secrets asiles...
La mer miroite autour des îles;
Les lézards brûlent, immobiles.

Le ciel palpite ardent et bleu;
Nos bouches respirent du feu.

La terre à la chaleur se pâme;
Nos bras étreignent de la flamme.

Cherchons, dans l'antre obscur, pour nos lèvres blessées
L'eau qui pleure en larmes glacées.

Les ruisseaux sont taris dans leur lit de cailloux,
Les fleurs penchent à demi-mortes...
Adorons le soleil qui rend les fruits plus doux
Et qui fait les moissons plus fortes.

Levant leurs sabots d'or, ses quatre chevaux blancs
Ont des flammes à la crinière.
Chantons, chantons, mes sœurs, les jours étincelants

Et les grands soleils ruisselants
Dans l'abîme de la lumière !

POLYPHÈME

Belle mer écumeuse et bleue où je suis né,
Mer, chaque aurore, neuve à mon œil étonné,
Golfe aux eaux de cristal... Montagne aux belles lignes,
Bords d'étangs caressés au plumage des cygnes,
Sources froides... ruisseaux... feuillage bruissant...
Comme je t'adorais, Cybèle au cœur puissant !
Grands chênes pleins d'oiseaux, troncs à l'écorce rude,
Comme j'étais royal dans votre solitude !
Et comme, à vous pareil, au renouveau des ans,
Je sentais mon cœur vierge éclater de printemps !
J'étais alors le fils bien-aimé de la terre.
La terre était à moi, la terre était ma mère ;
Et quand je m'étendais sur elle quelquefois,
Baigné du vent du large et de l'odeur des bois,
Il me semblait sentir une vague caresse
Du fond du sol sacré répondre à ma tendresse.

J'étais ardent et fort et libre en mes ébats.

L'eau des branches tombait au matin sur mes bras.
Debout, en plein soleil, je buvais la lumière.
A l'aurore, en piaffant, j'entrais dans la rivière,
Et j'avais, bondissant de la plaine au vallon,
Des besoins de hennir comme un jeune étalon!

Il fait quelques pas, puis se laisse retomber découragé.

A présent, lourdement, je traîne ma journée.
Vers un seul but mon âme à toute heure est tournée.
Je marche sans savoir, et, de longs jours ardents,
Je demeure immobile et des sanglots aux dents,
A regarder mourir le flot sur le rivage.
L'ennui mange mon cœur, mon cœur tendre et sauvage.
Elle est là... toujours là... Je ne puis l'arracher!...
Elle est là... Je la vois rire, parler, marcher.
Je vois ses bras, son front, sa lourde chevelure,
Son petit cou d'oiseau, ses fleurs à sa ceinture,
Sa robe claire..Oh! fou!..Mais c'est surtout, grands dieux,
Cette agonie au cœur quand je pense à ses yeux!

Depuis qu'elle est entrée en riant dans ma vie,
Je souffre!... Toute paix d'autrefois m'est ravie...

D'abord, ce fut charmant; les jours passaient légers :
On eût dit une abeille à travers mes vergers...
Puis, l'aimant, je voulus être beau pour lui plaire,
Quant, tout à coup, saisi de trouble et de colère,
Je vis que j'étais laid!...
Hélas, ce fut un soir
Que, penché sur l'étang comme sur un miroir,
Pour la première fois je connus mon visage.
Honteux, je brouillai l'eau... L'eau refit mon image.
La nuit vint... Tout fut noir... Je regardais encor...
Et depuis j'ai vécu triste jusqu'à la mort!
Alors j'ai deviné le mensonge, la fraude,
Cet Acis, ce berger efféminé qui rôde,
Il l'a prise... à ses airs de grâce et de fadeur,
Quand moi, j'ai simplement l'infini de mon cœur!

Entre Lycas, cherchant à terre, à gauche et à droite.

Ah! c'est toi, mon petit... Que cherches-tu?

LYCAS

Ma flèche.

POLYPHÈME, la découvrant près de lui et la ramassant.

Tiens, la voilà.

LYCAS, la prenant et embrassant Polyphème.

Bonjour.

POLYPHÈME

Oh! cette bouche fraîche!...
Regarde-moi... C'est bien les beaux yeux de sa sœur,
Les yeux de Galatée avec plus de candeur;
Car de leur charme même ils n'ont pas connaissance
Et c'est ce qui leur fait leur divine innocence.

LYCAS

Tu ne viens pas jouer?

POLYPHÈME

Pas aujourd'hui.

LYCAS

Pourquoi?
A présent, tu ne ris plus jamais avec moi.

POLYPHÈME

Tu sais bien cependant que je t'aime.

LYCAS

Oui, sans doute.
Mais j'ai comme un reproche à te faire.

POLYPHÈME

J'écoute.

LYCAS

Autrefois nous allions ensemble dans les bois;
Tu me faisais porter tes flèches, ton carquois.
Souvent, quand j'étais las, après nos courses folles,
Je montais à cheval sur tes larges épaules...
Nous passions à travers les villages, la nuit...
Le long des jardins noirs, tu me cueillais un fruit.
Nous faisions des échos dans les endroits sonores;
Sur le bord de la mer il passait des Centaures
Qui couraient au galop, plus vite que le vent,
Sous la lune... Tu t'en souviens?

POLYPHÈME, avec tristesse.

Oui, mon enfant.

LYCAS

Un vieux surtout, si grand, avec sa barbe blanche,
Et sa massue énorme appuyée à sa hanche.
Il causait avec toi longtemps, marchant au pas...
Moi, j'étais ennuyé, je ne comprenais pas.
Tu me contais souvent qu'il savait les mystères
De la terre et du ciel.

POLYPHÈME

O beaux soirs solitaires !
C'est vrai, je me souviens, il me disait, un jour :
« Prends garde, il est des cœurs trop tendres pour l'amour
« Toute âme devient folle à l'odeur de la femme.
« Prends bien garde. » Et ses yeux perçants m'entraient da
Je ne l'écoutai pas. Les dieux m'en ont puni.

LYCAS, *cherchant à l'entraîner.*

Tu ne veux pas venir ?

POLYPHÈME

Non.

LYCAS

Alors, c'est fini ?

POLYPHÈME, le retenant et l'embrassant.

Je n'ai que toi pourtant !...

LYCAS

Dis-moi pour quelle cause
Ton front est-il toujours à présent si morose...
Tu sais que Galatée est inquiète aussi ?

POLYPHÈME, avec amertume.

Galatée !...

LYCAS

Oui, vraiment; elle en prend du souci.
Réponds... Ne m'aimes-tu pas plus que Galatée ?

POLYPHÈME

Pourquoi ?

LYCAS

Pour qu'elle en soit jalouse et dépitée.

POLYPHÈME

Fou!

Lycas sort en riant.

Son instinct d'enfant me devine.

Il s'approche à pas lents de l'endroit où Galatée repose, soulève le rideau de feuillage et la contemple.

Elle dort...
Qu'elle est jolie avec ses longs cheveux en or!
Toute cette amertume en moi, sombre et cruelle,
Quand je la vois ainsi, s'efface...

Il la contemple longuement.

Elle est si belle,
Se soutenant la tête avec son bras plié!...
Je souffrais tant... Voilà que j'ai tout oublié.
Sur son front, par instants, une légère brise
Fait voler ses cheveux... D'une bouche indécise
Et molle, elle sourit... Oh! ce petit front pur,
Ce petit front terrible et muet comme un mur!
Connaître un seul instant les secrets qu'il recèle,
L'ouvrir... ou le briser!... Voir... savoir... Rêve-t-elle?...
Oui, malgré moi, toujours, quand ainsi je la tiens
Sous mes yeux tout entière et que je me souviens

De tant d'âcres douleurs que chaque jour m'apporte,
Je demanderais presque aux dieux qu'elle fût morte !

GALATÉE, s'éveillant lentement et apercevant Polyphème.

Ah ! c'est toi !... Comment donc ai-je pu si longtemps
Dormir ?... L'ombre déjà s'allonge dans les champs.

Elle se lève.

Ah ! dieux ! Jamais l'été n'eut de chaleurs pareilles !

POLYPHÈME, lui tendant à boire.

As-tu soif ?

GALATÉE, buvant à petits traits.

C'est exquis.

POLYPHÈME

J'ai pressé des groseilles.

GALATÉE

Que faisais-tu là ?

POLYPHÈME

Rien... Un moment, j'ai rêvé,

Au rythme de ton sein doucement soulevé.
Il te déplaît qu'ainsi près de toi je demeure?

GALATÉE, indifférente.

Mais... non...

POLYPHÈME

Viens m'embrasser alors.

GALATÉE, distraite, arrangeant ses cheveux, refaisant les plis de sa robe.

Oui, tout à l'heure.

POLYPHÈME

Tu sais, ce grand lys bleu dont tu m'avais parlé,
Qu'on ne trouve qu'en haut des montagnes ?... Je l'ai.
Il faut pour le cueillir s'aventurer aux glaces,
Traverser des ravins, des torrents, des crevasses,
Des trous si noirs qu'on n'en voit pas la profondeur...
Le voici.

Il lui tend la fleur.

GALATÉE, presque sans regarder.

Bien... Merci... Tiens! Il n'a pas d'odeur.

POLYPHÈME, se rapprochant d'elle.

Ecoute... Je voudrais...

A part.

Cette angoisse est affreuse,

Haut.

Te demander...

GALATEE

Quoi donc ?

POLYPHÈME

Te sens-tu bien heureuse
Ici ?

GALATÉE

Pourquoi ?... Mais... oui...

POLYPHÈME

Je me dis, par moments,
Qu'à mes côtés ta vie est pauvre d'agréments,
Que je tiens malgré tout ta grâce prisonnière,
Et que les fleurs enfin s'ouvrent à la lumière.

Il fait trop sombre ici pour tes jeunes ébats;
Je suis triste toujours.

GALATÉE

Bah! Je ne le vois pas...

POLYPHÈME

C'est vrai, comme un oiseau tu sautilles, tu chantes
Il faut me pardonner... J'ai des façons méchantes
Par moments.

GALATÉE

Méchant... toi? Sais-tu ce que tu dis?
Chaque fois que je te regarde, tu souris...
Tiens, comme à ce moment.

POLYPHÈME, ironique.

Et comme tout à l'heure!

L'attirant à lui d'une voix suppliante.

Viens là.

GALATÉE, s'asseyant sur ses genoux et le regardant enfin, avec stupeur.

C'est vrai, pourtant... il ne rit pas... il pleure!



POLYPHÈME, la serrant contre lui.

Ne t'inquiète pas... Par pitié, reste ainsi!...
Que je te sente sur mon cœur... Tout est fini.

GALATÉE

Ton âme est, je le sais, douce pour Galatée.
Tu la traites toujours comme une enfant gâtée :
Alors elle en abuse et manque de raison.
Mais sa tête est si folle et ton cœur est si bon !

POLYPHÈME

Tes bras nus à mon cou font un collier de neige...
Tu veux bien que j'y pose un baiser ?...

GALATÉE, avec mutinerie.

Mais... qu'aurai-je
En retour du baiser ?

POLYPHÈME

Tout ce que tu voudras.

Il fait trop sombre ici pour
Je suis triste toujours.

GALAT

Bah!

POLYPHÈ

C'est vrai, comme un oiseau
Il faut me pardonner... J'ai des
Par moments.

GALATÉE

Méchant... toi ?
Chaque fois que je te regarde, tu
Tiens, comme à ce moment.

POLYPHÈME, ironiq

Et comm

L'attirant à lui

Viens là.

GALATÉE, *s'asseyant sur ses genoux et avec stupeur.*

C'est vrai, pourtant... il ne rit

GALATÉE

Bien, je m'en vais chercher... te mettre en l'embarras...,

Elle hésite un moment.

Si... je te... demandais...

POLYPHÈME, la caressant.

Un grand baiser!...

GALATÉE, coquette.

Je n'ose!

Si... je te demandais...

POLYPHÈME

Quoi donc?

GALATÉE

Oh! peu de chose...

Un grand arc!... un bel arc avec des clous d'argent!

POLYPHÈME, surpris.

Et pour qui?

GALATÉE, un peu confuse.

Pour... Acis.

POLYPHÈME, froidement.

Acis!... Jamais!

GALATÉE

Méchant!

Que lui reproches-tu?

POLYPHÈME

Je refuse.

GALATÉE

Il t'estime:

Il dit toujours du bien de toi. C'est donc un crime?

POLYPHÈME, brusquement.

Il vient ici souvent, n'est-ce pas?

GALATÉE, avec assurance.

Lui, jamais!

Nous ne nous rencontrons que sur les routes... Mais
Pourquoi froncer ainsi tes sourcils ?

POLYPHÈME

Rien... Je pense.

GALATÉE, câline.

Tiens... Je te veux donner déjà ta récompense.

Elle l'embrasse dans le cou, longuement.

POLYPHÈME, comme sortant d'un rêve.

Oh! ce baiser!... C'est comme un éclair d'or au cœur!

Étreignant brusquement Galatée.

Galatée!... Ah! je t'aime!

GALATÉE, l'écartant vivement.

Oh non! tu me fais peur!

POLYPHÈME, la retenant.

Ah! reste dans mes bras... qu'un peu je te respire!
Oh! baiser tes cheveux... Oh! boire ton sourire!...

GALATÉE, impatiente.

Laisse!

POLYPHÈME

Je t'aime tant!... Si tu savais... la nuit...

GALATÉE, irritée.

Laisse!

POLYPHÈME

Oh! ton beau corps souple et fondant comme un fruit,
Et ce parfum de toi qui me donne un vertige
Et m'enivre et m'affole!...

GALATÉE, le repoussant et se débattant avec dégoût.

Oh! laisse-moi, te dis-je!

Ils se regardent un instant face à face.

POLYPHÈME, la maintenant par les poignets.

Non... Non... Tu resteras à la fin!... Je le veux.
Je te tiens; je suis fort... Sauve-toi si tu peux!...
Alors tu ne sais pas qu'il n'est point de minute
Où dans mon désespoir contre moi je ne lutte,

Pris du désir terrible et fou de t'emporter,
Pantelante en mes bras pour te violenter!
Tu ne sais pas que j'ai deux sillons à ma face
A force de pleurer!... Tiens, regarde la place
Où mes ongles ardents s'enfoncent nuit et jour,
Tant j'ai le cœur, vois-tu, dévoré par l'amour!...
Tu ne sais pas que j'ai le feu dans les entrailles;
Que, le jour, je me roule en sang dans les broussailles,
Et qu'en haut sur les monts souvent le fauve a fui
En m'entendant hurler aux étoiles, la nuit!...

Reprenant une voix de douceur.

Pourtant je ne suis pas tant que tu crois farouche:
Tiens, regarde, ma bouche est tout près de ta bouche...
Songe que, pour ta robe effleurée en passant,
Il me coule un ruisseau de parfums dans le sang;
Songe que je conserve en des cachettes sûres
Le fruit vert où tes dents ont laissé leurs morsures;
Songe qu'à deux genoux je me traîne aux sentiers
Pour adorer la terre où tu posas tes pieds!

Cela ne te fait rien?... Oh! ces yeux que j'implore!
Quand tu les ouvres, c'est comme un ciel à l'aurore...

Et rien, je n'aurai rien jamais de leur douceur...
Non, jamais! Car je vois jusqu'au fond de ton cœur.

Il eût fallu pourtant si peu pour ma tendresse!
Un sourire... un bon geste... une simple caresse,
Même avec du mépris comme on caresse un chien.
Mais pas même cela pour moi... Rien, jamais rien
Que ce regard affreux glacé comme une eau morte...

GALATÉE, froidement.

Veux-tu laisser mes bras!...

POLYPHÈME, la lâchant.

Va, c'est toi la plus forte!...
Quelle folie!... Un dieu m'avait pris la raison!
Un instant...j'avais cru... mais j'ai compris... Pardon!...

Silence.
Galatée fait quelques pas, avec une affectation de tranquillité.

GALATÉE

Lycas n'était-il pas ici tantôt?

POLYPHÈME

Sans doute!...

Regardant au dehors.

Veux-tu que je l'appelle?... Il est là sur la route.

GALATÉE, avec une impatience fébrile.

Je ne veux pas qu'il joue ainsi par la chaleur:
Il s'essouffle, il revient rouge et tout en sueur;
Cela lui fait du mal.

Elle s'assied, puis brusquement, ne pouvant plus se contenir, elle éclate en sanglots. Polyphème s'approche, se penche sur elle, mais elle le repousse.

POLYPHÈME, suppliant.

Tu caches ta figure!...
Ce que j'ai fait, c'est sans le vouloir, je te jure.
Mon sang brûlant m'égare, et des mots superflus
Me viennent malgré moi...

GALATÉE, se levant brusquement.

Moi, je n'y pense plus.

Elle va vers la route; puis éclatant de rire bruyamment et avec affectation:

Ah! c'est bien fait!

POLYPHÈME

Quoi donc ?

GALATÉE

En sautant la muraille,
Lycas s'est étalé par terre.

POLYPHÈME, à part.

Elle me raille !...

Haut.

Je t'avais apporté des fruits cueillis exprès,
Des pêches, des raisins... Afin qu'ils soient plus frais,
Je les ai posés là, sous des feuilles, à l'ombre.

GALATÉE, sans tourner la tête.

Merci.

POLYPHÈME va et vient, découragé.

L'heure s'avance, et, dans la forêt sombre,
Il fera bon chasser ce soir. L'air est en feu.

Il jette son carquois sur ses épaules.

Adieu.

Tendant la main à Galatée.

Tu ne veux pas donner ta main ?...

GALATÉE, même jeu.

Adieu.

Polyphème la regarde avec tristesse et sort lentement.

GALATÉE, se retournant enfin.

Il est parti, tant mieux; le voilà qui chemine
Avec ses dogues noirs, là-bas, par la ravine.
Je sens comme d'un poids tout mon cœur s'alléger.
Que me veut-il enfin? A quoi peut-il songer?

Elle pose à terre une corbeille remplie de laines de couleurs, s'assied et s'apprête à travailler.

Je suis soumise, douce, et fais tout pour lui plaire:
D'où lui vient tout à coup cette étrange colère?
Il m'obsède. J'étais, ce matin, au réveil,
Si joyeuse en peignant mes cheveux au soleil!
Pour voir si j'étais belle, à l'heure coutumière,
Je m'étais en passant mirée à la rivière...
Maintenant je suis triste et je m'efforce en vain:
Ah! qu'il cesse, ou je vais le haïr à la fin!

Bruit de clochettes. Elle lève la tête.

On dirait le troupeau d'Acis dans la vallée.
Si c'était lui ! Déjà je me sens consolée.

Une flûte rustique se fait entendre. Elle écoute un moment.

C'est lui !

Elle court vers le fond.

Viens vite, Acis !...

ACIS, paraît.

[. . . . .]

GALATÉE, courant à lui et l'embrassant.

Quel bonheur de te voir ! Je m'ennuyais si fort !...
Pourquoi ne vins-tu pas selon ton habitude ?

ACIS

J'ai dû garder la ferme, où le travail est rude.
Une brebis hier a mis bas deux agneaux ;
Puis le maître est venu visiter ses troupeaux.

GALATÉE

S'est-il montré, du moins, content de ton ouvrage ?

ACIS

Bientôt je mènerai les bœufs au labourage...
Es-tu seule ?

GALATEE

Oui, Lycas joue avec son furet.

ACIS

Et Polyphème ?

GALATÉE

Il est parti dans la forêt...
Il faut que je te conte une grande nouvelle.
Tu vas rire... Devine et creuse ta cervelle...
Polyphème...

ACIS

Quoi donc ?

GALATEE

... est amoureux de moi.

ACIS

Polyphème amoureux ! Tu railles !

GALATÉE

Non, ma foi!
Comme toi, j'aurais cru l'aventure impossible;
Mais, soudain s'emportant avec un air terrible,
Lui-même il me l'a dit tout à l'heure... Tiens, vois :

Retroussant la manche de sa tunique et montrant son bras nu.

Je porte encore ici la marque de ses doigts!

ACIS

Le brutal!... mais, vraiment, alors il t'a battue!

GALATÉE

Oh... non...

ACIS

Pourtant...

GALATÉE

Muette ainsi qu'une statue
Je l'ai fixé: soudain sa fureur a cessé.
Ah! si tu l'avais vu comme un lion forcé
Rugir, se tordre et puis, pour calmer mes alarmes,
Me supplier avec ses gros yeux pleins de larmes

Et demander pardon d'un air humilié !
Comme à moi, par instants, il t'aurait fait pitié.
Car il est bon, au fond... Mais prétendre qu'on l'aime!...
Un lourdaud comme lui faire le beau quand même!...
Pauvre ami!...
Mais j'y songe... Avant de me quitter,
Il m'a parlé de fruits qu'il venait d'apporter.

Elle cherche un instant, puis se rappelant soudain, elle court les prendre dans la grotte.

Il les a mis à l'ombre et sous des feuilles fraîches.
Les voici... Qu'ils sont beaux!

ACIS

Des raisins et des pêches.

Prenant une pêche.

Oh! celle-ci dorée et pourpre tout autour!

GALATÉE, la porte à sa bouche et la tend ensuite à Acis.

Tiens, mords à même: elle est exquise, mon amour.

A ce moment, Lycas entre doucement par le fond sans être vu, les regarde un moment, et vient chatouiller par derrière la nuque de Galatée avec une paille.

GALATÉE, sursautant.

Que ce Lycas est fou !... Gamin, si je t'attrape !...

LYCAS, de loin.

Qu'est-ce que vous mangez ?... C'est bon ?

GALATÉE, lui tendant un raisin.

Prends cette grappe,

Et va-t'en.

LYCAS

Où ?

GALATÉE

N'importe... et ne reste pas là !

LYCAS

Quand Acis est ici, tu dis toujours cela.

Il s'éloigne à quelque distance.

GALATÉE, serrée contre Acis.

Oh ! que je suis heureuse auprès de toi blottie !
Ma gaieté tout à l'heure était toute partie :

La voilà revenue, et je sens, de bonheur,
Comme un millier d'oiseaux qui chantent dans mon cœur.

ACIS

Tout à l'heure en venant, j'ai fait une trouvaille:
Des mésanges... un nid dans un creux de muraille.
Veux-tu que nous allions à deux le dénicher?
Mais vite... Le soleil va bientôt se coucher.

GALATÉE

Si tu veux.

ACIS

Nous prendrons les sentiers les plus proches,
Et nous traverserons le torrent sur les roches.

GALATÉE

Oui, comme l'autre fois, dans la Gorge-des-Loups...
J'ai dû me retrousser presque jusqu'aux genoux;
Tout le bord de ma robe était mouillé d'écume.
C'est effrayant cette eau qui bouillonne et qui fume...
Et j'avais peur, tu sais, tout en riant très fort!

ACIS, suspendant une grappe en l'air.

Tiens, vois la belle grappe avec ses beaux grains d'or !
On croirait — et cela donne aux yeux des extases —
Regarder le soleil à travers des topazes.

GALATÉE

C'est vrai.

Elle prend brusquement la grappe des mains d'Acis et s'enfuit avec.

Viens la chercher ici, si tu la veux !

Acis la poursuit, un moment ; elle se cache derrière la haie, derrière l'olivier ; il la saisit enfin brusquement.

GALATÉE, se débattant.

Ah ! ce n'est pas permis, tu tires mes cheveux !

Acis l'embrasse, et entr'ouvrant un peu sa tunique baise son épaule.

GALATÉE

Tu sais, quand on fera la vendange, à l'automne,
J'aurai seize ans.

ACIS

Seize ans déjà !

GALATÉE

Cela t'étonne ?...
Je veux offrir alors à la source du bois,
Puis aux nymphes, du lait, des figues et des noix,
Un agneau nouveau-né, du miel et deux houlettes
Avec un chapelet de sombres violettes.

ACIS

Moi j'offrirai pour toi des fromages, des fruits,
Une chèvre à longs poils et ma flûte de buis.

GALATÉE

Mais as-tu vu déjà ma petite cigale ?
De l'aurore à la nuit, d'une ardeur sans égale,
Elle chante... En cueillant des fruits dans le jardin,
Je l'ai vue — et mon cœur s'en est ému soudain —
Prise au mortel réseau d'une araignée affreuse :
Vite, je la sauvai. Depuis, elle est heureuse,
Et Polyphème a fait pour elle tout exprès
Une petite cage avec des joncs dorés.
Viens la voir.

ACIS

Non, partons avant que la nuit vienne...
Plus tard... J'entends là-bas les abois de ma chienne.

Ils se dirigent vers le fond. Entre Lycas.

LYCAS, s'attachant à eux.

Vous vous en allez ?

GALATÉE, impatiente.

Oui.

LYCAS

Loin ?

GALATÉE

Non, mais laisse-nous.

LYCAS

Jamais vous ne voulez m'emmener avec vous.
Pourquoi ?

GALATÉE, brusquement.

Dieux! Qu'il m'ennuie avec son bavardage!

Plus doucement.

Reste : nous reviendrons tout à l'heure; sois sage...
Demain, je te dirai sans faute, tout du long,
L'histoire du petit Mercure et d'Apollon.

Elle sort avec Acis en courant.

LYCAS, seul.

Toujours me laisser seul... Ah! comme Galatée
Est changée, à présent. Elle est dure, emportée...
Autrefois nous étions ensemble tout le jour;
Nous jouions, nous chantions chacun à notre tour;
Nous allions à la mer chercher des coquillages ;
Nous portions de la cire et du miel aux villages ;
Comme je préparais les joncs qu'elle tressait,
Souvent elle tournait la tête et m'embrassait;
Je lui tendais mes bras pour dévider sa laine...
Et maintenant plus rien... Toujours Acis l'entraîne...
Sans doute, ils vont rester là-bas jusqu'à la nuit...
On dirait qu'elle n'aime à présent plus que lui.

ACTE DEUXIÈME

POLYPHÈME, s'avançant d'un air accablé.

Oh! qui m'enlèvera mon éternel ennui !
Je n'ai pas pu marcher plus avant aujourd'hui.
J'espérais la trouver; sans oser me le dire,
J'ai comme le besoin de revoir son sourire.
Nous nous sommes tantôt si froidement quittés
Que je voulais, confus de mes brutalités,
Me rapprocher avec une bonne parole,
C'est une enfant, en somme, un petit cœur frivole,
Qui n'est pas même heureux de faire tant souffrir !
Puis cette idée aussi m'obsède... Découvrir

Quelque chose!... savoir !... Car son berger la hante
Avec ses yeux fendus, sa démarche traînante,
Ses cheveux partagés et sa houlette à fleurs.
Elle l'aime... Je sais qu'elle l'aime ! O douleurs !
Tout, son front et ses yeux, sa voix, tout ment en elle;
Aussitôt qu'elle en parle, elle devient plus belle!

Il fait quelques pas d'un air sombre.

C'est qu'il est beau, lui!...
Moi, je vis, dès mon berceau,
Muré dans ma laideur comme dans un tombeau!...
Être laid! N'avoir vu jamais sur son visage
Une femme arrêter son regard au passage,
N'avoir jamais senti, douce comme un soupir,
Passer sur soi l'haleine ardente d'un désir,
Et déborder pourtant d'amour et de tendresses!
Humblement, pauvrement, mendier des caresses,
Sans recevoir jamais, d'un geste de dédain,
Qu'une aumône qu'on donne en retirant sa main!...
Pourtant j'aime! et je suis ardent et mon sang brûle!
Mais je n'ai qu'un grand cœur tendre jusqu'au scrupule...
Pour mon nom prononcé par elle doucement,
Je sens s'ouvrir en moi l'azur d'un firmament.

Un mystère pour moi persiste et se dérobe
Dans chaque coin d'espace occupé par sa robe.
Elle était tout à l'heure ici : je sens dans l'air
Flotter encore un peu du parfum de sa chair.
C'est ici qu'elle était assise...

Il s'assied à la place occupée par Galatée et, par degré, s'exalte.

Cette touffe
D'herbe au poids de son corps fut foulée...
Ah! j'étouffe!

Il va vers la couche de feuillage.

Et cette couche encore affaissée à demi...
Sa tête a posé là... c'est là qu'elle a dormi...

Il se jette sur le lit avec frénésie.

Ah! j'ai soif à la fois de baiser et de mordre!
Galatée!... Oh! je sens la souffrance me tordre!
Jaloux! je suis jaloux!... Oh! rien que d'y penser,
Les voir tous les deux là rire et se caresser,
Lui béat et stupide, elle chaude et caline
Et des roucoulements d'amour plein la poitrine!...
J'ai beau lutter... Toujours ces images de feu!...
Je les sens s'imprégner dans mes os peu à peu!...

Oh! bondir... les surprendre... et m'élancer sur elle...
Et lui tordre le cou, son cou de tourterelle...
Et la jeter sanglante !!...

Étreignant sa poitrine.

Ah! mon cœur me fait mal!

Il se laisse tomber sur le banc de gazon avec abattement.

J'ai soif!... Toujours je fus malheureux et brutal!

Appelant Lycas.

Lycas!

LYCAS, *sortant de la grotte.*

Quoi donc?

POLYPHÈME

Va-t'en chercher à la fontaine
Uu peu d'eau... va, petit.

LYCAS

Qu'as-tu?

POLYPHÈME

J'ai de la peine.

LYCAS, le regardant attentivement.

Oui, ton front est sévère et tes yeux sont méchants.

Il court chercher à boire et vient tendre à Polyphème la cruche que celui-ci vide avidement.

Tu souffres ?

POLYPHÈME

Un peu... Puis j'ai marché dans les champs ;
Je suis las.

Attirant Lycas à lui.

Mais approche...

Il le regarde un instant et semble hésiter. — A part.

Oh ! ce rôle m'écœure.

Haut.

Acis et Galatée étaient là tout à l'heure ?...
N'est-ce pas ?

LYCAS

Oui, pourquoi ?

POLYPHÈME, la voix un peu tremblante.

Que faisaient-ils ?...réponds.

LYCAS

Rien.

POLYPHÈME

Rien?... que... disaient-ils?

LYCAS

Je ne sais.

POLYPHÈME

Ah! voy

LYCAS, cherchant un moment.

Galatée a trouvé tes fruits... Mais ta main trembl

POLYPHÈME

Ce n'est rien.

LYCAS

Ils les ont alors mangés ensemble.
Galatée en mettait à la bouche d'Acis.
C'était drôle!... ils riaient... tu comprends...

POLYPHÈME

Oui, moı



LYCAS

Moi, je ne l'aime pas, Acis; son air m'agace.

POLYPHÈME

Pourquoi?

LYCAS

Quand il est là, toujours, quoi que je fasse,
Je suis grondé! Jamais je n'ai part à leurs jeux,
Jamais je n'ai le droit de rien faire avec eux.

POLYPHÈME

Vient-il souvent ici?

LYCAS

Tous les jours.

POLYPHÈME, à part.

La menteuse!

Haut.

Quand il vient, n'est-ce pas, Galatée est joyeuse?

LYCAS

Qui te l'a dit?... Tu sais?... A travers le jardin
Elle court, elle rit, elle chante et soudain
Me couvre de baisers, ou bien me prend sur elle
Et me câline... Elle est si bonne et puis si belle!...
Acis ne t'aime pas, lui.

POLYPHÈME

Tu crois?

LYCAS

J'en suis sûr.
Même il a fait de toi des portraits sur un mur...
Oh! mais comme ton front tout à coup devient sombre!

POLYPHÈME, lui prenant le bras, tout bas et d'une voix étranglée.

S'embrassent-ils... parfois?

LYCAS, étonné.

S'embrasser?



POLYPHÈME

Oui... dans l'ombre...
Le soir... N'as-tu pas vu?... Parle, petit enfant,
Parle!

LYCAS

Mais... je ne sais... puis ma sœur me défend...

POLYPHÈME

Parle, te dis-je!... Allons!

A part.

Oh! ces sueurs de honte!...
Parle! S'embrassent-ils?... Ah! la rage me monte!...

Le secouant avec violence.

Réponds donc, à la fin!

LYCAS, *criant et prêt à pleurer.*

Oh! mais tu me fais mal!

POLYPHÈME, *hors de lui.*

Réponds!... S'embrassent-ils?

Lycas, effrayé et tremblant, fait signe que « oui », avec la tête, puis comprenant d'instinct qu'il cause une grande souffrance, il se jette spontanément dans les bras de Polyphème.

POLYPHÈME

Ah! dieux!

Il étreint fébrilement Lycas contre lui; tous deux sanglotent un moment; Polyphème se reprend par degrés.

POLYPHÈME, sombre et accablé.

C'était fatal!
J'ai mieux aimé vider d'un seul trait la douleur;
C'est bien cela : le grand coup de hache en plein cœur!
Cent fois j'ai dit qu'ainsi je viendrais à l'apprendre...

Fermant les yeux comme prêt à défaillir, et tout bas.

C'est atroce!

Lycas veut s'approcher.

Va-t'en... Tu ne peux pas comprendre.
Laisse-moi... par pitié.

LYCAS, avec tristesse, s'éloignant.

Je m'en vais... au revoir!

POLYPHÈME, pris de remords, le rappelant.

Viens là... Je t'ai fait mal... mais c'est sans le vouloir...
Tu le sais... mon petit.

Il l'embrasse.

LYCAS

Va, ce n'est rien.

Tournant la tête.

Ecoute...

J'entends venir

POLYPHÈME

Va voir.

LYCAS, courant jusqu'au chemin.

C'est ma sœur sur la route...

POLYPHÈME, avec un brusque sursaut.

Et seule?

LYCAS, mentant, d'une voix, hésitante.

Seule...

Polyphème se lève et s'avance d'un air menaçant. Lycas alors se jette brusquement vers lui les mains suppliantes.

Oh! dis... tu ne lui feras rien,

A Galatée!

POLYPHÈME, l'écartant.

Allons!

LYCAS, s'attachant à lui.

Tu l'aimes, je sais bien...
Elle ne pensait pas te faire de la peine...

POLYPHÈME, désignant la grotte.

Va-t'en là!...

Il le repousse si violemment que Lycas tombe. L'enfa[nt se] relève doucement, et sans une plainte, rentre à recul[ons] dans la grotte, en regardant toujours Polyphème qui [reste] dans la même attitude, le bras étendu.,

POLYPHÈME, seul avec dégoût contre lui-même.

Je n'ai plus au cœur que de la haine!

Il arpente la scène, dans une muette et terrible agitatio[n,] cherche un moment, va vers le fond, puis se cache da[ns le] feuillage du côté opposé à celui qu'occupe le lit de Gala[tée.] Silence.
On entend les rires de Galatée et d'Acis qui se rapproch[ent.]

POLYPHÈME

Ils viennent; ils sont loin de croire à mon retour.
Pour eux je suis là-haut...

Acis et Galatée entrent, entrela[cés]

GALATÉE

Ah laisse, mon amour...
Mes cheveux sont défaits... Que je reprenne haleine
Un moment.... Tu m'as fait trop courir dans la plaine;
Puis, ce méchant taureau qui nous a poursuivis...

ACIS

C'est ta faute! Toujours tu ris de mes avis.
Je t'avais prévenue...

GALATÉE

Et mes oiseaux?

ACIS

Sans doute
Des enfants les ont pris.

GALATÉE

J'en étais sûre.

ACIS

Écoute,
Je t'en retrouverai d'autres.

GALATÉE

Mais pas si beaux...
Montrant sa robe.
Tiens, regarde!

ACIS

Quoi donc?

GALATÉE

Vois ma robe en lambeaux...
En t'aidant à cueillir au mur les églantines,
Tu m'as comme à plaisir déchirée aux épines.

ACIS, railleur.

As-tu poussé des cris pour franchir le torrent!

GALATÉE

Ce n'est pas vrai!... D'ailleurs tu n'étais pas très franc
Toi-même... et je t'ai vu reculer... Quelle course!...
Et cette idée aussi de descendre à la source!
Tous ces affreux sentiers de gros cailloux remplis...

ACIS

Mais tes pieds nus dans l'eau claire sont si jolis !

GALATÉE

Asseyons-nous : j'ai ri, vois-tu, comme une folle ;
Je suis lasse.

Elle s'assied sur le banc de gazon qui d'un côté fait tertre et où elle va s'étendre peu à peu avec Acis. Appelant Acis et lui désignant une place auprès d'elle :

Viens là, l'herbe est ici plus molle,

ACIS, prenant une grande feuille.

Veux-tu que je t'évente ?

GALATÉE

Oui, l'air est étouffant.

ACIS

Veux-tu que je te berce aussi comme une enfant ?

Il la berce un moment, les yeux tournés vers la montagne.

GALATÉE

Que regardes-tu là ?

ACIS

Le soleil qui se couche...
Dis-moi, n'est-ce pas l'heure où ton maître farouche
Revient ?

GALATÉE

Oh ! non !... plus tard... Il traîne son ennui
Là-haut, et bien souvent ne rentre pas la nuit.

ACIS

Et seul, toujours seul... Dieux! Que son humeur est noire!
Des jours entiers, il rêve en haut du promontoire,
Les yeux fixes. Cent fois ainsi je l'ai trouvé...
Même, un jour, ignorant qu'il était observé,
Je l'ai vu se traîner à genoux dans les ronces,
Imitant comme un fou ta voix et tes réponses,
Et poussant des sanglots si terribles, vois-tu,
Et si tristes qu'au cœur un frisson m'a couru !...
Il est très malheureux.

GALATÉE

Bah ! laisse Polyphème.
Tu ne vas pourtant pas demander que je l'aime !

ACIS

S'il nous voyait !...

GALATÉE, *impatientée.*

Encor !...

S'accoudant doucement.

Nous sommes seuls... Le soir
Tombe ; n'entends-tu pas les feuilles s'émouvoir,
N'entends-tu pas flotter en rumeurs incertaines
Le chœur aux voix d'argent des eaux et des fontaines ?
Les troupeaux rassemblés descendent des hauteurs :
N'entends-tu pas sonner la corne des pasteurs ?...
Taisons-nous.

Au loin de vagues accords, puis un chant.

CHŒUR

Nymphes des bois, nymphes des eaux,
Naïades ceintes de roseaux,
Petites nymphes des ruisseaux,

Qui courez tout le jour à travers les étangs
Sur les grands nénuphars flottants,

Un vent frais s'est levé sur les routes poudreuses :
Quittez vos retraites ombreuses
Et livrez vos bras nus aux brises amoureuses.

Les feux du jour sont apaisés...
La brise apporte ses baisers
Aux grands calices épuisés.

Sur la mer aux rumeurs lointaines
Des voiles s'en vont vers Athènes...
Penchez vos longs cheveux au marbre des fontaines.

La mer rose palpite au couchant enflammé :
Vers le soleil qui meurt que notre hymne s'élève !
Chantons, mes sœurs, voici qu'un jour encor s'achève...
Chantons, mes sœurs, le soir limpide et parfumé !

Et saluons la nuit, la nuit grave aux longs voiles
Qui pose ses pieds bleus sur les nuages d'or,
Et porte doucement, sous son manteau d'étoiles,
Le crépuscule qui s'endort.

Nymphes des sources, des rivières,
Nymphes des bois et des clairières,

Enlacez-vous... Tournez sous le feuillage obscur,
Tournez, robes d'argent, d'hyacinthe et d'azur...

La mer murmure, solitaire,
Les fleurs se ferment sur la terre,
La lune monte avec mystère...

Les voix s'éloignent lentement ; aux dernières mesures, Polyphème se rapproche comme en rampant et vient se cacher derrière Acis et Galatée.

GALATÉE

Oh! rester ainsi toute la nuit!...
Le calme est si profond! Tout s'endort; plus un bruit.
Un dernier rayon meurt sur le temple d'Hercule.
C'est étrange, quand vient ainsi le crépuscule,
Toujours je sens mon cœur malgré moi se serrer,
Et mes yeux, pour un mot, se mettraient à pleurer.

ACIS

Même ainsi, près de moi, cette heure te pénètre ?

GALATÉE

Oui, ce soir, près de toi plus que jamais peut-être.

ACIS

C'est que nous éprouvons la présence des dieux :
A cette heure le bois devient mystérieux ;
D'eux-mêmes, sur le bord des eaux les roseaux sonnent
La broussaille s'anime et les feuilles frissonnent;
Jusqu'à l'aube, entr'ouvrant les arbres, les Sylvains
Avec les chèvre-pieds mènent leur jeux divins ;
Les rochers sont vivants; de grands éclats de rires
Sortent des antres noirs où dansent les Satyres,
Et la Sirène bleue, en nageant sur le bord,
Laisse traîner sa voix comme un grand filet d'or!...
Même on entend parfois un bruit de meute en chasse,
Là haut, les nuits d'hiver... Et c'est Diane qui passe.

GALATÉE

T'arriva-t-il jamais de voir les dieux de près ?

ACIS

Oui, j'ai vu Pan, un soir... j'étais seul, dans les prés ;

On eût dit un grand bouc. Sa poitrine était brune;
Les cornes découpaient leurs pointes sur la lune.
Des bêtes l'entouraient en cercle. Un jet de feu
Sortait de sa prunelle, et je tremblais un peu.

GATATÉE

Moi, je mourrais de peur d'une telle aventure...
Que fais-tu ?

ACIS

Je dénoue un peu ta chevelure;
Tes cheveux d'une soie égalent la douceur...
Ah ! laisse-moi poser la tête sur ton cœur.

GALATÉE

Tiens, mon amour, respire aussi mes belles roses ;
Elles sont, ce soir même, à mon corsage écloses.

ACIS

J'entends battre ton cœur.

GALATÉE

Laisse-moi voir tes yeux:
Ils sont plus grands dans l'ombre et me caressent mieux...
Pour un simple berger comme ta main est douce!
Tu sais que sur ta joue un léger duvet pousse?...

Polyphème se soulève légèrement pour mieux les voir.
— Galatée seule l'a entendu.

ACIS

Pourquoi tressailles-tu?

GALATÉE

C'est la fraîcheur du soir...

Se penchant sur Acis.

Il faut nous rapprocher encor pour mieux nous voir!
Dieux! Que la solitude alentour est profonde!
On dirait qu'il n'est plus que toi et moi au monde.
Montre tes yeux...

ACIS

Les tiens ont la couleur du ciel.

GALATÉE

Les tiens ont la douceur du vin d'or et du miel,
De l'eau fraîche du puits quand la soif vous altère,
De tout ce que je sais de plus doux sur la terre.
Oh! que mon cœur est lourd!... Je ne sais pas pourquoi,
Jamais je n'ai senti tant de douceur en moi.
Je te trouve si beau!... Ce soir, je voudrais même
Me fondre sous tes dents comme un fruit, tant je t'aime!..
Et toi, dis, m'aimes-tu?

ACIS, l'attirant à lui.

Penche-toi, viens plus près:
Tu sais bien que l'amour dit tout bas ses secrets...
L'odeur de tes cheveux me grise... Encore!... encore!

Il plonge son visage dans la chevelure de Galatée.

Ta bouche!... donne-moi ta bouche!...

GALATÉE, à demi-pâmée.

Je t'adore!

L'obscurité est presque complète. A ce moment Polyphème surgit. Brusquement, comme si quelque bouleversement mystérieux se passait en lui, il s'arrête et, lentement, lentement, il abaisse ses poings.

POLYPHÈME, à part, tordant ses mains.

Quel sentiment étrange arrête ainsi mes bras?
J'ai beau vouloir... je sens que je ne pourrai pas.
Tant d'amour devant moi!... dérision vivante!...

Il veut encore s'élancer; puis reste comme pétrifié.

Je ne peux pas tuer!... Leur bonheur m'épouvante!.

Vaincu, il recule lentement.

GALATÉE, se dressant à demi.

N'as-tu pas entendu ce bruit dans le buisson?

ACIS, la ramenant à lui, doucement.

Oui, souvent la nuit donne aux feuilles ce frisson.

Bruit de baisers. — Polyphème écoute : une brusque poussée
fureur le rejette en avant; puis il s'arrête raidi de souffranc

POLYPHÈME, à part.

Oh! ces larges baisers qui tombent goutte à goutte!.

GALATÉE

Entends-tu ces pêcheurs qui passent sur la route?



Vois-tu, mêlés ainsi dans un même soupir,
Cela ne me ferait presque rien de mourir...

Polyphème étouffe un cri de désespoir et brusquement s'enfonce dans la forêt...

GALATÉE, se dressant encore.

N'as-tu pas cette fois vu se mouvoir une ombre?...

ACIS

Non, je n'aperçois rien... C'est quelque branche sombre.

GALATÉE, se levant du tertre.

N'importe, j'aime mieux que nous nous séparions.

Doucement.

Va-t'en.

ACIS

Partir déjà?... Quand, aux premiers rayons
De la lune, la mer est à peine argentée?

GALATÉE

Oui, va-t'en: malgré moi mon âme est agitée.

Cette nuit est, vois-tu, si douce que j'ai peur,
Comme un vase trop plein, de répandre mon cœur.
Va-t'en... Je te verrai demain soir à l'orée
Du bois... Adieu!... Je t'aime!

Ils s'embrassent.

ACIS

Adieu... mon adorée!

GALATÉE, remontant la scène; de loin.

Prends le sentier qui va de la vigne aux étangs:
Mes yeux pourront ainsi te suivre plus longtemps.

Elle reste un moment accoudée à un arbre. — Grand silence.
Elle redescend, pensive.

Il est parti... Pourquoi faut-il que l'heure arrive
De se quitter ainsi, l'âme encor toute vive?...
Demain... Demain!... Un jour est si long à finir!
Mais je veux jusqu'à l'aube avec mon souvenir
M'endormir sous le ciel, les deux mains enlacées,
En serrant sur mon cœur mes plus douces pensées.

Elle contemple la nuit.

Comme la terre est douce et le firmament pur!
Tout un scintillement ſait palpiter l'azur.

Elle fait quelques pas puis semble écouter avec recueillement.

Le silence est sonore et ressemble, ô merveille!
Au bruit d'un coquillage appuyé sur l'oreille...
Même je suis saisie en entendant ma voix.
Tout dort... et seuls, des feux de bergers, par endroits,
Font au sommet des monts une petite flamme.

Elle demeure un moment rêveuse.
Soudain on entend un grand cri terrible, suivi d'un grand silence.

Oh! ce cri!... c'est affreux... J'en ai froid jusqu'à l'âme!

Elle court au fond de la scène, éperdue.

Acis!... C'est toi?...

Elle écoute.

Mais non, j'entends sur le chemin
Sa chanson... Mon cœur bat à rompre sous ma main.

Respirant.

Alors, c'est sur les monts, là-haut, dans quelque gorge,
Quelque monstre blessé que Polyphème égorge.

Elle écoute un moment encore.

Oui, car tout redevient déjà silencieux...
Rien... plus rien que le bruit des vagues sous les cieux...
Dieux, que le doux sommeil descende sur ma couche!

Elle retire lentement ses voiles, s'asseyant sur sa couchette.

Ah! les baisers d'Acis sont encor sur ma bouche...

Elle s'étend et murmure ces derniers vers comme en songe en diminuant toujours, pour exhaler le dernier comme un soupir.

Je veux le croire encore auprès de moi... Je veux
L'entendre encor parler... tout bas... dans mes cheveux...
Et sous la nuit sereine, où s'apaisent les fièvres,
M'endormir... l'âme heureuse... et son nom sur mes lèvre

Elle s'endort. — La scène reste vide un moment.
Soudain de rauques gémissements s'élèvent.

POLYPHÈME, appelant.

Lycas!... Lycas!...

Il entre, les bras en avant, tâtonnant.

LYCAS, sortant de la grotte.

C'est toi?...

POLYPHÈME

C'est moi, mon enfant... Viens,
Approche-toi.

LYCAS

Qu'as-tu ?

POLYPHÈME

Prends mes doigts dans les tiens.

LYCAS

Tes mains tremblent... J'ai peur !... Ta démarche chancelle.
Oh ! c'est affreux... Du sang sur ta barbe ruisselle !
Réponds-moi... Quels malheurs te sont-ils arrivés ?

POLYPHÈME

Je ne vois plus.

LYCAS

Aveugle ?

POLYPHÈME

Oui, mes yeux sont crevés !
Conduis-moi, mon enfant.

LYCAS

Horreur !... Est-ce possible !...

POLYPHÈME

N'as-tu pas entendu comme un grand cri terrible,
Dans la nuit, tout à l'heure ?

LYCAS

Oui.

POLYPHÈME

C'était moi.

LYCAS

Grands dieux !

POLYPHÈME

Oui, j'ai crevé mes yeux ! Oui, j'ai crevé mes yeux !...
Mes yeux, mes pauvres yeux, si joyeux à l'aurore...
Après ce que j'ai vu, pouvaient-ils voir encore ?
J'ai couru dans les champs devant moi comme un fou...
J'allais... J'aurais voulu m'enfoncer dans un trou,

J'aurais voulu sur moi qu'on entassât des pierres !
Mais je les avais là, tous deux, sous les paupières,
Enlacés et buvant leur amour à pleine âme !...
Oh ! cette vision de caresse et de flamme,
La sentir implacable à mon front s'attacher !...
Comme une robe en feu j'ai voulu l'arracher !
Et maintenant, levant mes prunelles funèbres,
Je suis le malheureux qui tâtonne aux ténèbres...
C'est bien ainsi, d'ailleurs. J'absous la trahison :
Les dieux avec l'amour leur ont donné raison...
Mais livrer en jouet son âme pantelante,
Avoir à chaque fibre une goutte sanglante,
Ne plus garder un coin qui ne souffre en son cœur...
J'ai mieux aimé d'un coup dépasser mon malheur !

Appelant.

Lycas !

LYCAS

Oui.

POLYPHÈME

Galatée ?

LYCAS

Elle dort.

POLYPHÈME

Que je touch[e]

Sa robe seulement... Mène-moi vers sa couche :

Il s'avance en chancelant conduit par Lycas.

Est-ce ici ?

LYCAS

Pas encore.

POLYPHÈME

Ici ?

LYCAS

Non.

POLYPHÈME

Là ?

LYCAS

Plus près.

POLYPHÈME, *s'arrêtant et relevant la tête.*

Ah ! j'ai senti frémir la mer et les forêts :

Laisse-moi respirer un peu le vent qui passe;
C'est comme la pitié de la nuit sur ma face...

Se baissant.

Elle est là... Je frissonne... et mon cœur se souvient.

LYCAS

J'ai peur... Que vas-tu donc lui faire ?

POLYPHÈME

Ne crains rien...
C'est bien elle !... Voici sa couche de feuillage,
Ici sont ses bras nus... et voici son visage...
Petit oiseau d'amour, ô tout ce que j'aimais !
Mon rayon de soleil... disparu pour jamais !...
T'en vouloir ?... A quoi bon ?... Petite âme imprudente!
Tu jouais. Tu riais de ma détresse ardente...
Tu riais... Tu riras... sans doute, encor demain.
Quelques pleurs essuyés du revers de la main,
Et ce sera fini... Tu riras... pour lui plaire !...
C'est terrible... Et je dis tout cela sans colère.
Tout à l'heure un désir effrayant m'a mordu :
Fou d'amour et d'horreur, un instant, j'ai voulu,

Oui, j'ai voulu bondir sur toi comme un sauvage,
Et t'écraser la tête aux rochers du rivage !
Mais un éclair étrange a frappé mes pensers,
Mes poings levés se sont d'eux-mêmes abaissés ;
Et j'ai senti soudain ma fureur et ma rage
Crever et ruisseler à flots comme un orage,
Ne laissant à leur place, ayant tout emporté,
Qu'une grande souffrance où naissait la bonté.
Va, dors bien doucement... Ne crains pas ma justice.
Dors sans comprendre même un peu mon sacrifice,
Dors...

Il se penche sur le visage de Galatée.

Ton souffle est égal. Je n'ai qu'à me baisser
Pour sentir sur mon front ton haleine passer.
On dirait que ta bouche entr'ouverte murmure...

Il écoute, avec un frisson.

Acis ! toujours Acis !...

Oh ! l'affreuse torture
Est toujours là ! J'ai peur !...

Se raidissant.

Soutenez-moi, grands dieux !
Qu'une dernière fois je baise ses cheveux.

Il baise la chevelure de Galatée, gravement.

Vents de la mer!... Parfums des bois!... Souffles nocturnes!...
Petites fleurs dont la rosée emplit les urnes,
Grands arbres doucement par la brise agités,
Plaines, coteaux, vallons des nymphes habités,
Bonne terre et toi, nuit, dont la majesté veille,
Protégez à jamais cette enfant qui sommeille...

S'abandonnant peu à peu comme malgré lui.

Qu'elle ignore le mal par le mal expié :
Ayez pour elle, ayez un peu de ma pitié !
Et puisqu'il n'est ici nul regard que je blesse,
Puisque nul ne peut voir ma honte et ma faiblesse,
Puisque j'ai tant souffert, et que je souffre tant,
Ah ! laissez-moi pleurer un peu comme un enfant !

Il pleure un moment, à genoux, brisé et sanglotant;
puis il se redresse lentement.

C'est fini maintenant, ma force est revenue :
Je sens en moi descendre une paix inconnue;
Mon cœur se calme et rend à présent sous ma main
Un beau son grave et fort, comme une urne d'airin.

Touchant Lycas de ses mains tremblantes.

Lycas ! c'est toi..., je sens ta douce chevelure...
Toi seul as su m'aimer, petite créature :
Laisse-moi t'embrasser.

Il l'embrasse. — Ici, musique lointaine et vague jusqu'à la

Tu ne peux pas savoir...
Des yeux d'enfant sont si profonds pour qui sait vo
Toi seul as su parfois sur ta petite bouche
Trouver naïvement la parole qui touche...
Aime bien Galatée : elle est ta grande sœur ;
Aime-la de toute la force de ton cœur !
Obéis-lui, sois doux pour elle... Galatée !
Oh ! ce nom où la fleur de sa chair est restée..,
Adieu, jardins feuillus, pleins d'ombre et de soleil,
Jardins étincelants de son rire au réveil,
Vergers, bois familiers, frais ruisseaux, lits de mous
Adieu, tout ce qui fait que la terre est si douce...
Adieu, ma vie... adieu tout ce qui me fut cher !

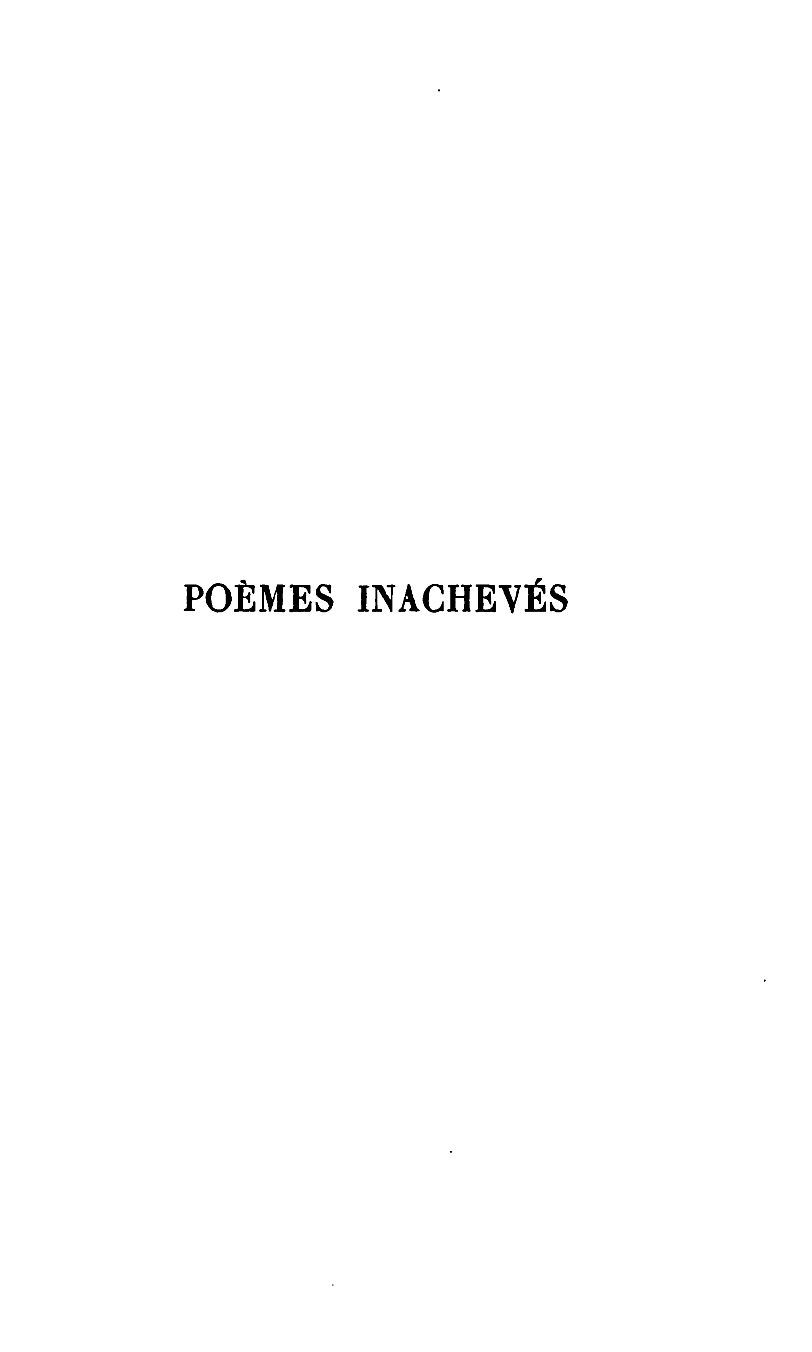
LYCAS

Où faut-il te mener, grand ami ?

POLYPHÈME

Vers la mer.





POÈMES INACHEVÉS

Dans la salle aux tiédeurs féminines d'église
Où le mourir des fleurs lentes se subtilise,
Des larges fleurs berçant dans l'air triste du soir
Leurs coupes de velours lourdes de nonchaloir,
Eparses dans le sombre en blancheurs indécises
Des femmes aux grands airs indolents sont assises,
Qu'on dirait d'un pays et d'un temps très lointains,
Des femmes pâles dans des vagues de satins

Et ces Dames ce sont mes intimes Pensées
En silence par les fleurs larges encensées,
Et qui, de leurs beaux yeux qu'éclaire à son reflet
Le rêve intérieur sous leurs longs cils voilé,

Regardent sur le parc au faste séculaire
S'effeuiller en lys bleus l'heure crépusculaire.
Immobiles, les mains vagues, le col penchant,
Elles rêvent, le cœur vers le soleil couchant
Qui, s'épuisant encore en caresses subtiles,
Traîne un rayon mourant dans leurs yeux immobile
Et semble à leurs pâleurs fragiles prodiguer
La câline douceur d'un adieu fatigué.
Or de ces Dames, l'une a nom Mélancolie,
L'autre Amertume, l'autre Espérance-Abolie,
Puis encor Souvenir, Exil, Renoncement,
Volupté, Lassitude et Découragement.
A leur souffle si faible, à leur mourante haleine
Le miroir le plus pur se ternirait à peine,
Et si fluides sous leurs longs cheveux flottants,
Et telles, on dirait, les filles de l'Etang,
De l'Etang qui reflète en son cœur monotone
Les somptuosités tristes des soirs d'automne.

La plus fière, rigide en ses brocards lamés,
A nom Indifférence et ses yeux sont fermés!

L'ombre à flots vaporeux baigne les troncs des arb
Les eaux, les jardins bleus où s'érigent les marbre

Et les roses dans les grands vases florentins
Versent un lourd vertige aux horizons lointains.
Mais de l'Occident riche où la lumière sombre
Ce qui s'exhale est triste à l'infini dans l'ombre;
Et les femmes penchant leur peine sur les fleurs
Dans l'âme des parfums respirent leurs douleurs
Et sentent dans leur cœur opprimé par la terre,
Descendre comme un grand désespoir solitaire...
C'est dans la salle triste et dans le soir navré
Un long sanglot montant comme un Miserere.

Or, voici s'élever, là-bas, vers la rivière
La sonore chanson des bonnes Lavandières
Qui reviennent, parmi des rires ingénus,
Saines, le baiser frais des eaux à leurs bras nus,
Contentes du labeur utile des journées
Et soumises dans leur simplesse aux Destinées.
Leur chant robuste verse, en larges accords purs,
Un flot vivant de joie et d'aise aux champs obscurs;
Et rien qu'en l'entendant, là-bas, les mornes femmes
Sous le satin splendide ont eu froid dans leurs âmes
Et, le cœur traversé du grand frisson humain,
Ont crié vers la vie, en meurtrissant leur sein.

En une chambre close où le jour flotte à peine,
Où le silence..... règne en vainqueur,
Un grand violon sombre et tendre dont le cœur
Vibre encor de l'écho d'une ancienne peine.

Une coupe en cristal d'eau pure à demi-pleine
Où baigne, solitaire et suave, une fleur,
Une rose de chair, d'idéale couleur,
Et qui fait défaillir un ciel à son haleine.

Puis une robe épaisse et des gants assouplis,
Où l'on voit vivre encore une main dans les plis,
Jetés sur des feuillets griffés de mots de flamme.....

Par le vitrail ouvert au vent d'automne, un jour,
Quelque chose s'enfuit, fait de langueur d'amour,
De musique fanée et de douceurs de femme...

Et ce je ne sais quoi d'ailé, c'était mon âme.

O lèvres qui donnez le baiser — ô dictame
D'une chair ciselée en corolle de fleur,
O lèvres qui priez, vibrantes de douleur,
Rives où vient mourir.....

O lèvres qui aimez — pourpre — vin d'or et flamme,
Urne ardente où le cœur boit à même le cœur.
O lèvres de la mère, où rayonne, vainqueur,
L'orgueil vivant jailli du ventre de la femme.

Linéament fluide où tient l'immense Amour
Et d'où monte et s'épanche en lumière alentour
Cette fragilité divine de sourire.

O lèvres de silence aux plis mystérieux
. . . . tristes comme des yeux
Où l'ombre d'une peine angélique se mire.

Tristes, leurs grands yeux doux remplis de crépuscule,
Mes Désirs sont couchés sur le sable qui brûle.

Mes Désirs épuisés comme des bêtes mornes
Se sont couchés, sentant dans le soir vert fiévreux
La mort comme un chacal rôder alentour d'eux.
O la tristesse des solitudes sans bornes !
Ils vont mourir, et comme il arrive aux mourants,
Ils songent dans un rêve à tes douceurs passées,

. . . .

A tes jupons chargés de souffles odorants.

Ils songent, et leur soif d'amour est plus profonde
Que le grand ciel qui s'ouvre au-dessus d'eux.

. . . .

La nuit est descendue : il est temps de mourir.

Voici dans l'air ému de limpides frissons
Voler le chœur poignant des anciennes chansons.
O cœur, ô cœur plus grand que la mer pour souffrir!

On dirait que dans l'ombre ils t'ont priée, écoute...
Le vent souffle sur les sables... la nuit est noire...
O toi, souffrance exquise et mortelle langueur,
Dis, ne viendras-tu pas pour leur verser à boire
Dans tes yeux ruisselants l'eau vive de ton cœur?

J'ai rêvé cette nuit que mon cœur était mort.
Deux cierges le veillaient, purs dans l'air solitaire...
Et c'était comme au fond d'un très vieux monastère
Dans un pays de neige et de cygnes du Nord.

Or, à chaque heure qui sonnait dans les ténèbres,
Il sortait de mon cœur une goutte de sang,
Et chaque goutte au front du ciel noir se fixant
Y marquait ton nom rouge en étoiles funèbres...

Une porte glissa dans le mur et, sans bruit,
Tu t'avanças, flottante en ta robe lamée,
Orgueilleuse, tes bras pleins d'anneaux, parfumée,
Et ta gorge vivante offerte comme un fruit.

Devant toi les flambeaux abdiquèrent, livides,
Et seuls, et ruisselants parmi l'obscurité,
Tes beaux yeux de vertige et de fatalité,
Tes beaux yeux éclataient fidèles et splendides

Et mon cœur trépassé d'un long frémissement
S'émut, comme un Lazare écartant son drap roide...
Une cloche tinta parmi l'aurore froide,
Et mon cœur se remit à battre doucement.

Et maintenant parmi de royales pelouses
Mon cœur vivait, épanoui sur un rosier;
Tu passais, lente et belle, et d'un air princier
Tes doigts cueillaient la fleur pour tes lèvres jalouses.

Et la rose à son tour
Frissonnait sous tes doigts magiques vers la vie ;
Et ployant doucement sa corolle ravie
Baisait ta bouche avec ses pétales d'amour.

Je rêve d'une île ancienne,
D'une île grecque au nom d'or pur,
Ouverte — rose — sur l'azur
De quelque mer Ionienne.

Je la vois se mirer dans l'eau,
Touffe de verdure embaumée
Avec sa ville parsemée,
Toute blanche au flanc du coteau.

Je vois des portiques de marbre
Surgir dans le soleil levant,
Les oliviers frémir au vent
Et les abeilles dans les arbres.

Les vierges s'en vont à pas lents,
Traînant par les prés d'asphodèles
Des robes que leur corps modèle,
Aux grands plis légers et flottants,

Le ciel est doux; au loin palpite
L'hymne divin de la couleur;
Un enfant, beau comme une fleur,
Chante l'âme de Théocrite.

Des vaisseaux passent au lointain,
Venant d'Ophir ou de Golconde;
Vénus tord sa nudité blonde
Dans le sourire du matin.

Je rêve d'une île ancienne,
D'une île grecque au nom d'or pur,
Ouverte — rose — sur l'azur
De quelque mer Ionienne.

. . .

Heureuse à la lumière exquise,
Mon âme est celle des bergers
Dont les chevreaux broutent, légers,
Parmi le thym et le cytise.....

AMETHYSTE

L'ombre noyait les bois. C'était un soir antique.

Les dieux puissants vaincus par le Dieu pathétique
Après mille ans d'Olympe avaient quitté la terre,
Et la syrinx pleurait dans Tempé solitaire.
Sur la mer en émoi, vers l'orient mystique,

Une aube se levait. Pleins de souffles étranges
Les chênes remuaient des branches prophétiques,
Et les grands lys élus versaient leurs blancs cantiques
Aux lacs sanctifiés visités par les Anges.

Le ciel était plus doux qu'un col de tourterelle ..
Rêveuse en longs cheveux une nymphe... frêle
Tressait de pâles fleurs autour d'une amulette.

Et près d'elle, dans le crépuscule idyllique,
Un petit Faune triste, aux yeux de violette,
Disait sur un roseau son cœur mélancolique...

Et c'était le dernier amour du soir antique...

Loin des hameaux peuplés, des fermes, des enceintes,
Le grand berger, fantôme lent que son chien suit,
Reprend le vieux chemin des solitudes saintes
Et s'enfonce au mystère auguste de la nuit.

Il s'arrête un instant au haut de la colline
Pour lancer un regard aux dernières clartés,
Sent un instant son âme à jamais orpheline,
Et, grave, redescend vers les obscurités.

Une amertume humaine a pénétré son âme :
Il médite l'exil sans joie et sans soutien
Et songe que sa chair est veuve de la femme
Et qu'il n'est pas un cœur qui batte avec le sien.

Son compagnon de route a pour nom le Silence
C'est avec lui qu'il mange à jamais son pain bis
Nul n'a besoin de lui, ne vit de son assistance;
Au maître seul, il doit compte de ses brebis.

Alors, levant la tête aux plaines constellées,
Il contemple la mer des splendides douceurs
Et sent divinement ses peines consolées
Par leurs feux caressants comme des yeux de sœurs.

Il n'est plus exilé dans l'immensité sombre;
Les astres dans le ciel le regardent marcher,
Et son esprit tressaille aux grandes voix de l'ombre
Comme un cheval qui sent son maître s'approcher.

Des secrets sont tombés pour lui des chastes nues ;
Échos vertigineux de lointains firmaments,
Les étoiles ont dit des choses inconnues
Dont son âme a tremblé jusqu'en ses fondements.

Sur la terre son corps passe ainsi qu'un fantôme
Que l'on connaît à peine.

C'était une mondaine et charmante féerie.
Devant nous s'étendait le jardin frais et noir,
Et la table semblait, scintillante et fleurie,
Une grande fleur rose épanouie au soir,

Les rires voltigeaient sur les lèvres; des brises
Légères balançaient les branches indécises
Et faisaient frissonner des boucles de cheveux.
Tout était chatoyant, diapré, lumineux

Et cela ressemblait à ces fêtes exquises
Que l'âme de Watteau rêvait pour ses marquises.
Pour moi, j'en jouissais, songeant à part moi-même
Que le luxe est parfois joli comme un poème ;
Et mes yeux composaient un butin précieux,
Car tout étincelait : les bagues et les yeux,
Les cristaux, les satins, les lèvres, les sourires
Et le vin d'or captif dans l'argent fin des buires.

. . . .
. . . .
. . . .

Tout à coup le dessert éteignit ses éclats,
Et le dernier causeur finit son mot tout bas.
Debout, cambrant la taille et renversant la tête
Comme une jeune Muse invitée à la fête,
Vous chantiez comme il sied les soirs d'enchantements
Sous le ciel où tremblaient des pleurs de diamants.
Vous chantiez ; des échos s'éveillaient dans mon âme
Et, grave, j'écoutais ce qu'une voix de femme
Où l'art met le secret vibrant qu'il porte en lui
Ajoute de beauté frissonnante à la nuit !...

Telle je vous voyais.....

le, longtemps avant, mes yeux d'enfant rêveur
ıs avaient vu passer au jardin de mon cœur.

:e fut un moment vécu loin de la terre,
coupe de Thulé bue au seuil du mystère,
ɜlque chose qui tend le cœur à le briser
ɿue j'aurais voulu, pour mieux l'éterniser,
ler à la douceur divine d'un baiser.

Tout ce qui t'a touchée m'inquiète et m'enivre.
Tout ce qui dans ta vie un instant a pu vivre,
Tes gants, tes bas brodés, ta mante, ton chapeau,
Tout ce qui prit un peu de parfum à ta peau,
Tout ce qui garde encor — satin, soie ou batiste,
Comme un rêve odorant de ta chair qui persiste,
C'est mon trésor! Ainsi qu'aux vases des autels
Je n'y touche qu'avec des doigts sacramentels.

Rien qu'à les effleurer l'amour en moi frissonne.
Je crois, penché sur eux, respirer ta personne,
Et mon cœur qui s'épuise à force d'adorer,
Mon cœur comme le feu voudrait les dévorer !

s l'air frais du matin où s'effare la feuille,
s la jeune clarté des jours roses et bleus,
s la nuit solennelle et pure où se recueille
ne présente encor des bergers fabuleux.

s le cristal des eaux, dans le velours des mousses,
s l'innocence en fleur des jardins radieux,
s le concert que font toutes les choses douces,
etrouve, ô ma sœur, la douceur de tes yeux.

Le printemps odorant la divine féerie,
Le renouveau fêtant sa jeune volupté
S'incarne pour mon cœur dans ta robe fleurie
Et dans ton corps exquis comme un rêve sculpté.

Les Parfums, les Couleurs, la tendresse de vivre
Le mois vierge baigné de souffles et d'encens,
L'enluminure d'or aux marges du Vieux Livre,
O mon âme, c'est dans ton cœur que je les sens.

Le désir qui palpite à travers la nature
Et s'élance en festons étoilés dans les bois,
Je le sens frissonner parmi ta chevelure
Et je le vibre entier, rien qu'à serrer tes doigts.

Ce qu'il couve d'ardeurs suaves et de fièvres
Au sein mystérieux de la création
Se ramasse en mon cœur pour jaillir vers tes lèvres
Et ruisseler dans l'ombre en adoration.

Voici venir les temps où tu marches déesse,
Où la rose d'amour fleurit à tes seins blancs,
Où ton nom murmuré fiance une caresse
A la suavité des narcisses tremblants.

Voici venir les temps où tes beaux yeux limpides
Semblent plus clairs encore et plus profonds qu'hier,
Et versent à mon cœur plein de songes virides
L'ivresse d'un lever de lune sur la mer.

Et les fleurs sont tes yeux, et la lumière blonde
Ton sourire, et le ciel bleu-frêle ta douceur,
Et tout l'amour fumant de l'encensoir du monde
Ta lèvre sur mon âme appuyée, ô ma sœur.

Pendant qu'au loin la Ville immense est endormie
Et qu'il n'en reste plus qu'un murmure dans l'air,
Monotone et pareil à celui de la mer,
Seul dans ma chambre, assis sur l'étroit lit de fer,
Ton portrait devant moi, je songe. — Et l'accalmie

De l'Heure solennelle où flottent doucement
Des brises qu'on dirait des ailes de pensées
Descend en moi du fond des ombres étoilées.
Et le souvenir pur des délices passées
Brûle comme un flambeau sous le noir firmament.

Rares, des bruits de pas s'éloignent par les rues.....
Et je sens peu à peu l'Amour . . . .
Dans mon cœur solitaire entrer comme un poinçon,
Pendant qu'autour de moi, avec un long frisson,
Tournent rêveusement les Robes disparues.

Je songe... Une voix tendre a chanté dans la nuit
Faite des mille voix de jadis étouffées.
Dans l'ombre, comme un chœur aérien de fées,
Les Heures d'autrefois, de tes chapeaux coiffées,
Défilent tour à tour dans mes yeux de minuit.

Vivace et palpitant sous les souffles nocturnes
Mon amour sensitif s'éveille de nouveau.
Tel un lys, à midi, tranché par le couteau,
Qui se redresse pur et frissonnant dans l'eau.
Et voici déborder en moi les vieilles urnes,

Les urnes de mon cœur fier et mystérieux
Qu'emplissait, chaque soir de tendresse vivante
Une mélancolique et fidèle servante,
Et que je renversais à tes pieds nus d'amante
Pendant que tu m'ouvrais les jardins de tes yeux.

Tes beaux yeux vivants là sous la lampe et ta bouche
Riche comme un beau fruit d'automne ruisselant,
Ta bouche et l'arc de ton sourire étincelant.
Tes yeux, ta bouche... O mon trésor ensorcelant!...
O pauvre cœur plein d'ombre où ton soleil se couche!...

Moi, sans sonner à faux quelque beau désespoir,
Je redescends tout seul la colline fanée,
Et j'écoute — là-bas — pâle et l'âme inclinée,
Le dernier Angelus de la Douce journée
Tomber comme une larme au cœur souffrant du Soir;

Et je sens tout en moi tomber pesant et morne
Le crépuscule noir qui couvre le chemin.
Je suis trop las d'hier pour commencer demain ;
Si tu passais encor je baiserais ta main...
Et je reste à t'attendre on dirait sur la borne.

Parfois même je crois voir la porte s'ouvrir,
Et toi surgir vivante en robe d'espérance.
O grand enfant frileux, câlin, d'âme en souffrance,
Fou qui grelotte au noir de ton indifférence
Et cherche un peu d'amour ancien pour se couvrir.

Des reliques sont là — tout cela qui se sème
Le long du beau pèlerinage aventureux
. . . .
. . . .
Fruits tombés ramassés aux Jardins où l'on s'aime.

Passé, Fantôme ailé des lettres, des chiffons,
Subtil comme un parfum, léger comme une flamme,
Et qui joue à pleurer au violon de l'Ame
La male-chanson bleue, la chanson de la femme,
Faite de nerfs cassés et de sanglots profonds.

Ton portrait devant moi sous la lampe... Et je sombre,
Et j'ai beau plonger l'œil jusqu'au fond du ciel noir,
Rien pour me consoler n'en descendra ce soir
. . . . et je sens, sans le voir,
Quelque chose couler sur ma face dans l'ombre.

Huit heures, la maison fraîche semble sourire
Par sa vitre bien claire aux arbres du jardin.
Le rideau tremble au vent qui passe, et tout respire
La jeunesse que donne aux choses le matin.

La rue est calme encor, parfois dans le silence
Résonne un seau bruyant qu'on heurte dans la cour.
L'eau ruisselle aux pavés, et partout recommence
Le cours familier des besognes du jour.

Assise au piano, légère et délicate,
La taille mince encore et le torse fluet,
La fillette étudie une blanche sonate
Compassée et charmante ainsi qu'un menuet.

La robe noire avec un ruban de sagesse
Retombe en chastes plis autour du tabouret.

Sur ses tempes le bleu des veines transparaît.

Soigneuse elle s'applique et reprend et s'arrête
Quand l'accord malaisé trahit ses doigts nerveux;
Alors d'un geste brusque et renversant la tête
Elle fait sur son dos ruisseler ses cheveux.

Et de ces airs caducs fleurant la bergamote
Monte un rêve de ciel tendre et de cristal pur;
Une antiquaille en poudre y danse la gavotte
Et la divine enfance y sourit à l'azur.

Petites mains d'enfant sur les touches d'ivoire,
Jouez naïvement le vieux maître ingénu :
Tout frissonne et s'éveille au fond de la mémoire
Comme un bois plein d'oiseaux quand le jour est venu.

C'est l'alouette aux champs, c'est la chambre à l'aurore,
C'est le premier rayon aux tuiles du vieux toit,
C'est le rire argentin dans l'escalier sonore
Et l'eau bénite, encor tremblante au bout du doigt.

Et l'homme.....
Poussant du fond de l'âme un soupir d'exilé,
Sent moins lourde à traîner sa besace de vices
Quand sur son cœur fiévreux cette eau pure a passé.

Il écoute et voici que de petites fées
Vont sautillant parmi les notes de cristal,
La source au bois jaillit et par douces bouffées
S'exhalent les parfums légers du ciel natal.

Petites mains d'enfant, jouez, douces mains pures,
Les andante tournés comme des madrigaux,
Cependant que la voix qui compte les mesures
Donne au cœur apaisé des battements égaux.

Au piano d'ébène accoudant ses bras roses,
L'Innocence aux grands yeux d'azur semble écouter,
Et l'on entend parfois dans le calme des choses
Ses grandes ailes d'or doucement palpiter.

. . . .

O toi, ma sœur encor, demain mon inconnue,
O toi qu'emporte une insensible trahison,
C'est notre cœur, vois-tu, qui meurt à l'horizon,
Ce soleil roux qui sombre au fond de l'avenue.

Tu viendras voir autour du beau soleil qui meurt
Les grands chênes debout devant son agonie

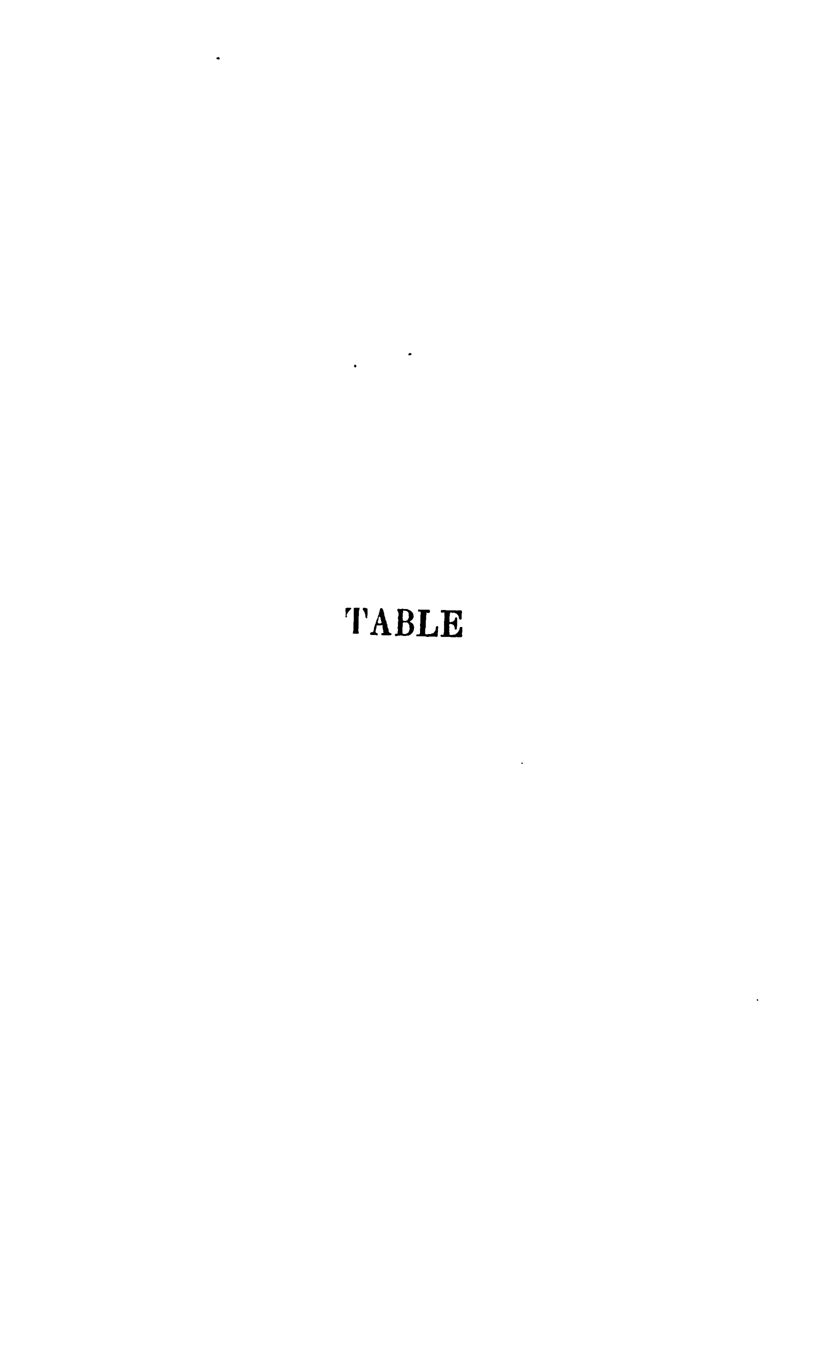
. . . .

Enfant, ouvre ton cœur à la nuit qui descend.
Le cœur, la nuit, exhale un parfum plus puissant,
Et les yeux de l'amour sont splendides dans l'ombre.

. . . .

Le calme solennel où fondent les chemins
Confère une noblesse au geste de tes mains,
Et nous semblons.....
Derrière nous traîner comme un beau manteau sombre.

. . . .

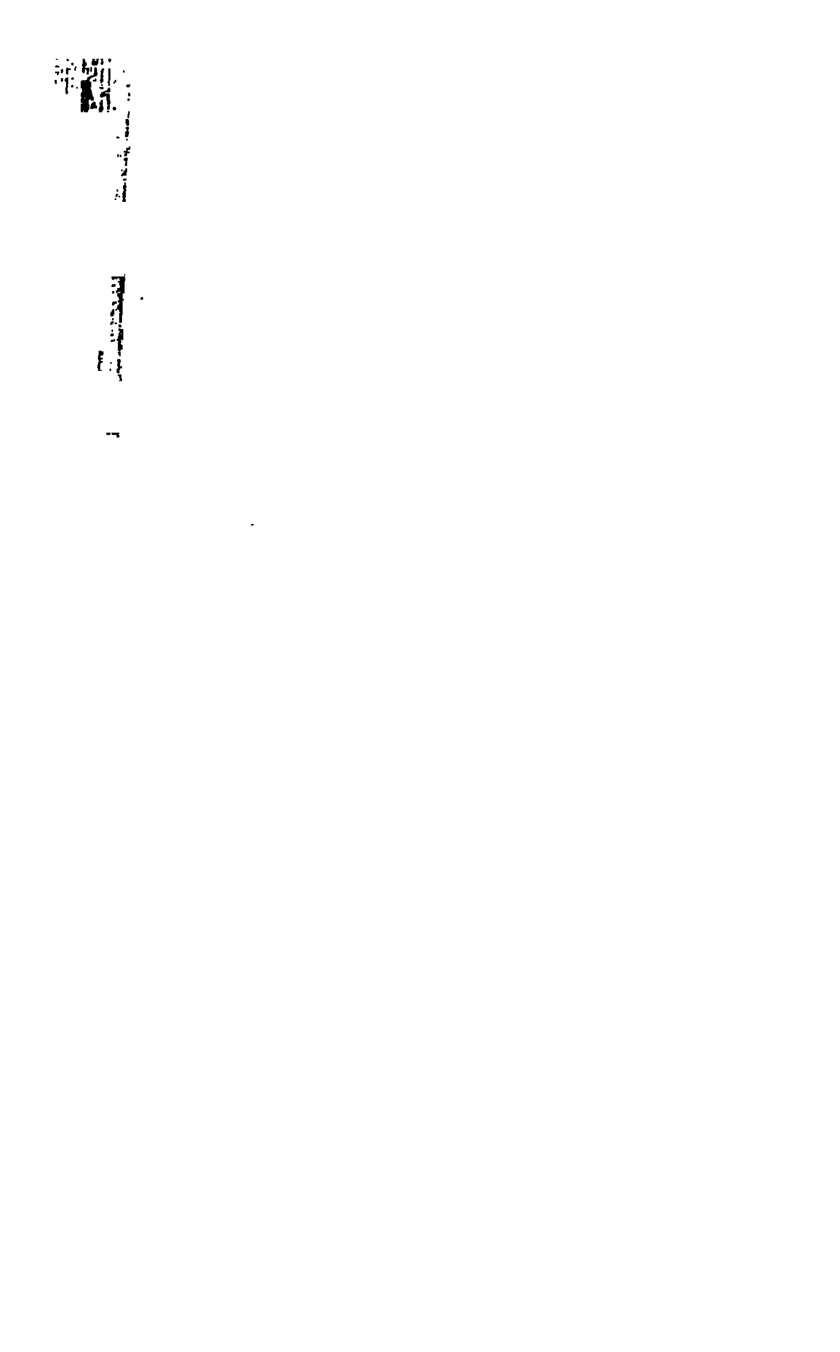


TABLE

AUX FLANCS DU VASE

POÈMES INACHEVÉS

ACHEVÉ D'IMPRIMER
le vingt-huit décembre mil neuf cent-un
PAR
Mme Vve ALBOUY
A PARIS
pour le
MERCVRE
DE
FRANCE



5468. — Imp. C. RENAUDIE, 56, rue de Seine, Paris.